

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 92

MONTREAL, 23 JANVIER 1904

40 PAGES, 5c. le Numéro



“ ADIEU ”

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION
Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50

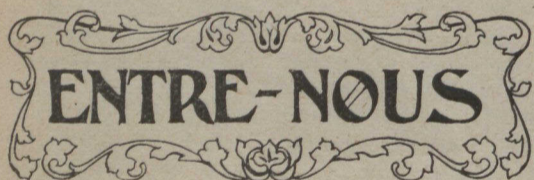
SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie: Rencontre, par Paul Bourget. — La question d'Orient (avec gravures). — Nouvelle: L'homme à la pèlerine, par C. Foley. — Poésie: Au pays du rêve, par L. d'Ornano. — Petites notes scientifiques (avec gravures). — Nouvelle: Un héros de seize ans. — L'art français. — L'expédition Nordenskjöld. — Reliques de Shakspeare. — Le couronnement de N.-D. de Lourdes. — Propos d'étiquette. — Choses vraies (avec gravures). — L'automobile et l'agriculture. — Petite correspondance de l'Album Universel. — L'élevage des renards à fourrures. — La mode: Pour nos lectrices (avec gravures). — Page de Saint-Nicolas. — Poésie: Humble prière, par Charles-R. Daoust; Oeuvre néfaste du feu. — Pages humoristiques illustrées. — Variétés illustrées. — L'intermédiaire des salons.

FEUILLETONS. — L'Epreuve du Feu, par Jeanne de Coulomb. — L'enfant du Fou, par Pierre Zaccane (commence dans ce numéro).

SUPPLEMENT MUSICAL. — Polka du chat, pour piano, par C. Meyer. — Gavotte, pour piano, par J. Pons.

GRAVURES. — Beaux-arts: Adieu.—Portrait de M. T. Chartran. — La corvette "Uruguay". — La "Vierge couronnée" de Lourdes. — Beaux-arts: Plaisirs champêtres. — Automobile et charrue. — L'élevage des renards. — Une tasse de thé. — L'église de Sainte-Cunégonde avant et après l'incendie. — Grande variété de dessins humoristiques et autres.



On s'habitue si vite au confort que, quand un de ses éléments nous manque, nous sommes tout désorientés que nous en arrivons à nous demander comment nos pères pouvaient vivre sans chemins de fer, sans téléphone, sans télégraphe, et même sans chars urbains.

Rappelez-vous la dernière grève des employés des petits chars. Patrons, employés, ouvriers, journaliers furent tellement dérangés dans leurs habitudes que ce manque de moyen de locomotion jeta la perturbation dans les ateliers et les bureaux. Tout le monde arrivait en retard et le commerce et l'industrie en souffraient beaucoup.

Cependant ce mode de transport n'a pas toujours existé. Il y a même très peu de temps qu'il est entré dans nos besoins et nos habitudes, au point de devenir une nécessité, dans les villes au moins.

Et, à ce propos, je suis bien sûr que l'honorable M. Forget et les autres millionnaires directeurs de la puissante compagnie des chars Urbains, de Montréal, ignorent complètement le nom de l'homme qui, le premier, a eu l'idée de transporter les voyageurs, à bon marché, dans les villes.

Ils se contentent de toucher d'énormes dividendes et font peu de cas de l'inventeur.

Le fait n'est pas nouveau.

◆◆ Cet inventeur a pourtant laissé un grand nom dans les sciences et dans les lettres. C'est Blaise Pascal, une des gloires de France!

L'illustre auteur des "Provinciales," le grand mathématicien, le savant physicien fut en effet l'inventeur des "Omnibus" ou des "carrosses à cinq sous", au dix-septième siècle.

Une lettre écrite par Mme Périer, soeur de Pascal, et qui a été trouvée au commencement du siècle dernier, nous donne des détails très intéressants sur l'inauguration de la nouvelle invention.

La voici:

LETTRÉ DE MADAME PÉRIER A ARMAND DE POMPONNE

"Paris, 21 mars 1662.

Comme chacun s'est chargé d'un emploi particulier dans l'affaire des carrosses, j'ai brigué avec empressement celui de vous faire savoir les bons succès, et j'ai eu assez de faveur pour l'obtenir; ainsi, Monsieur, toutes les fois que vous verrez de mon écriture, vous pourrez vous assurer qu'il y a de bonnes nouvelles.

L'établissement commença samedi à sept heures du matin, mais avec un éclat et une pompe merveilleux. On distribua les sept carrosses dont on a fourni cette première route. On en envoya trois à la porte Saint-Antoine et quatre devant le Luxembourg, où se trouvèrent en même temps deux commissaires du Châtelet en robe, quatre gardes de M. le grand prévôt, dix ou douze archers de la ville, et autant d'hommes à cheval.

"Quand toutes les choses furent en état, messieurs les commissaires proclamèrent l'établissement, et, en ayant remontré les utilités, ils exhortèrent les bourgeois de tenir main-forte, et déclarèrent à tout le petit peuple que, si on faisait la moindre insulte, la punition serait rigoureuse, et ils dirent tout cela de la part du roi. Ensuite ils délivrèrent aux cochers chacun leur casaque, qui sont bleues, des couleurs du roi et de la ville, avec les armes du roi et de la ville et broderie sur l'estomac, puis ils commandèrent la marche. Alors il partit un escadron avec un garde de M. le grand prévôt dedans. Un demi quart d'heure après on en fit partir un autre et puis les deux autres dans des distances pareilles, ayant chacun un garde qui y demeura tout ce jour-là. En même temps les archers de la ville et les gens de cheval se répandirent dans toute la route. Du côté de la porte Saint-Antoine on pratiqua les mêmes cérémonies, à la même heure, pour les trois carrosses qui s'y étaient rendus, et on observa les mêmes choses qu'à l'autre côté pour les gardes, pour les archers et pour les gens de cheval. Enfin la chose a été si bien conduite qu'il n'est pas arrivé le le moindre désordre, et ces carrosses-là marchent aussi paisiblement comme les autres.

"Cependant, la chose a réussi si heureusement, que dès la première matinée il y eut quantité de carrosses pleins, et il y alla même plusieurs femmes; mais l'après-dînée ce fut une si grande foule qu'on ne pouvait en approcher, et les autres jours ont été pareils; de sorte qu'on voit par expérience que le plus grand inconvénient qui s'y trouve, c'est celui que vous avez appréhendé; car on voit le monde dans les rues qui attend un carrosse pour se mettre dedans, mais quand il arrive, il se trouve plein: cela est fâcheux, mais on se console, car on sait qu'il en viendra un autre dans un demi-quart d'heure: cependant quand cet autre arrive, il se trouve qu'il est encore plein, et quand cela est arrivé ainsi plusieurs fois on est contraint de s'en aller à pied; et afin que vous ne croyiez pas que je dis cela par hyperbole, c'est que cela m'est arrivé à moi-même. J'attendais à la porte de Saint-Merry, dans la rue de la Verrerie, ayant grande envie de m'en retourner en carrosse, parce que la traite est un peu longue de là chez mon frère, mais j'eus le déplaisir d'en voir passer cinq devant moi, sans pouvoir y avoir place, parce qu'ils étaient tous pleins, et pendant ce temps-là j'entendais les bénédictions qu'on donnait aux auteurs d'un établissement

si avantageux et si utile au public; et comme chacun disait son sentiment, il y en avait qui disaient que cela était parfaitement bien inventé, mais que c'était une grande faute de n'avoir mis que sept carrosses sur une route et qu'il n'y en avait pas pour la moitié du monde qui en avait besoin, et qu'il fallait y en avoir mis pour le moins vingt: j'écoutais tout cela, et j'étais de si mauvaise humeur d'avoir manqué cinq carrosses que j'étais presque de leur sentiment dans ce moment-là. Enfin c'est un applaudissement si universel que l'on peut dire que jamais rien n'a si bien commencé.

"Le premier et le second jour, le monde était rangé sur le Pond-Neuf et dans toutes les rues pour les voir passer, et c'était une chose plaisante de voir tous les artisans cesser leur ouvrage pour les regarder, en sorte que l'on ne fit rien samedi dans toute la route, non plus que si c'eût été une fête. On ne voyait partout que des visages rians, mais ce n'était pas un rire de moquerie, mais un rire d'agrément et de joie, et cette commodité se trouve si grande, que tout le monde la souhaite chacun dans son quartier.

"Les marchands de la rue Saint-Denis, demandent une route avec tant d'instance qu'ils parlaient même de présenter requête. On se disposait à leur en donner une dans huit jours; mais hier au matin, M. de Roannes, M. de Crenay, et M. le grand prévôt étaient tous trois au Louvre, le roi s'entretint de cette nouvelle avec beaucoup d'agrément, et en s'adressant à ces messieurs il leur dit: "Et notre route, ne l'établirez-vous pas bientôt?" Cette parole du roi les oblige de penser à celle de la rue Saint-Honoré et de différer de quelques jours celle de la rue Saint-Denis. Au reste, le roi, en parlant de cela, dit qu'il voulait qu'on punit rigoureusement ceux qui feraient la moindre insolence, et qu'il ne voulait point qu'on troublât en rien cet établissement;

"Voilà en quel état est présentement l'affaire; je m'assure que vous ne serez pas moins surpris que nous de ce grand succès; il a surpassé de beaucoup toutes nos espérances. Je ne manquerai pas de vous mander exactement tout ce qui arrivera de bon, suivant la charge qu'on m'en a donnée pour suppléer au défaut de mon frère, qui s'en serait chargé avec beaucoup de joie s'il pouvait écrire.

"Je souhaite de tout mon coeur d'avoir matière pour vous entretenir toutes les semaines, et pour votre satisfaction et pour d'autres raisons, que vous pouvez bien deviner.

"Je suis votre très obéissante servante,

"G. PASCAL."

Apostille de la main de Pascal.

J'ajouterai à ce que dessus qu'avant-hier, au petit coucher du roi, une batterie dangereuse fut entreprise contre nous par deux personnes de la cour, les plus élevées en qualités et en esprit, et qui allait à la ruiner en la tournant en ridicule, et qui eût donné lieu d'entreprendre tout; mais le roi y répondit si obligeamment et sèchement pour la beauté de l'affaire et pour nous, qu'on renvoya promptement. Je n'ai plus de papier. Adieu; je suis tout à vous."

◆◆ Madame Périer se sert de deux mots, dont on comprend très bien le sens, bien que leur emploi ne soit plus en usage maintenant en pareil cas.

"Etablissement" est pris évidemment dans le sens d'"entreprise", "d'essai", et la "route" signifie aujourd'hui ce que nous appelons "ligne."

Les lettres patentes, accordées aux directeurs de l'entreprise, s'expriment ainsi:

"Ces voitures sont établies pour la commodité d'un grand nombre de personnes peu accommodées, comme plaideurs, gens infirmes et malades, n'ayant pas le moyen d'aller en chaise ou en carrosse, à cause qu'il en coûte une pistole ou deux par jour."

Et, plus loin, détail qui caractérise bien l'époque: "mais à la condition expresse que les soldats, pages, laquais et autres gens de livrée ne pourraient entrer dans les dits carrosses."

Cette exclusion, qui nous surprend de prime-abord, n'est pas plus étrange que celle qui a prévalu longtemps aux Etats-Unis et qui interdisait aux nègres, aux gens de couleur, de se servir des chars urbains.

La vogue des carrosses à cinq sous ne fut cependant qu'un feu de paille.

Pascal mourut six mois après et "la beauté de l'affaire" non plus que les bénédictions du peuple ne purent prévaloir à ce qu'il parait, contre les "batteries" (intrigues) de la cour.

◆◆ Le projet de Pascal dormit près de cent cinquante ans et ce ne fut que dans la première moitié du siècle dernier qu'on le reprit et qu'il devint une réalité utile.

Au Canada, comme dans le vieux monde, les premiers essais furent très timides, et il a fallu tous les progrès de la science pour en arriver au résultat que nous constatons et dont nous jouissons aujourd'hui.

Cependant, si perfectionné que nous paraisse le système actuel, soyez certains que dans cinquante ans, nos petits-fils trouveront que nous étions bien arriérés et nos chars urbains leur feront sans doute le même effet que nous produisent aujourd'hui les carrosses à cinq sous de Blaise Pascal!

L'avenir est toujours un peu le miroir du passé et si les choses progressent, l'homme ne change guère.

◆◆ Arrêtons aux Nouveautés le char que nous avons pris, et entrons pour causer un instant avec les directeurs de ce véritable théâtre français.

—Messieurs, nous apprécions à leur juste valeur les efforts, couronnés de succès heureusement, que vous avez faits et que vous faites encore pour familiariser les Canadiens-français et même les Anglais avec les chefs-d'oeuvre modernes du théâtre français, et, si vous vouliez réaliser un de nos vœux les plus chers, vous rendriez, croyons-nous, un autre grand service à notre population, si française de coeur et de langue.

Ce vœu, c'est de voir représenter, une fois de temps en temps, un des chefs-d'oeuvre classiques de notre brillante littérature du dix-septième siècle, chefs-d'oeuvre restés toujours jeunes malgré leur grand âge, et dont l'étude ne nous fatigue jamais.

Vous avez des artistes de premier ordre, et, grâce aux nouvelles recrues que vous avez réussi à faire avec tant d'à propos, vous pouvez aborder la tragédie avec autant de succès que vous en avez eu pour la haute comédie.

Je me souviens qu'arrivé à Paris avec la tête toute pleine encore de mes études fort élémentaires, — celles que l'on fait dans les lycées et dans les collèges, — j'entraî un soir au Théâtre Français, avec un ami d'enfance. On jouait Athalie.

Athalie! la vieille pièce de Racine, composée pour les pieuses élèves de Saint-Cyr, la tragédie dont nous connaissions par coeur tous les principaux passages et qui nous semblait un peu vieillotte, mais nous voulions voir comment les savants artistes de la première scène française allaient nous dire les vers que nous avions anonés au collège, d'un ton monotone, absurde, et d'un air ennuyé.

Le rideau était levé depuis cinq minutes à peine, que nous étions tout oreilles, captivés par la diction, le ton, l'art et le sentiment des interprètes.

C'étaient bien les mêmes vers, les mots que nous connaissions, et cependant, ce n'était plus l'Athalie que nous avions apprise et commentée à quatorze ans. C'était une oeuvre admirable dont nous apprécions seulement alors les beautés. Toute une révélation!

Et nous sortîmes du théâtre, émus, enthousiastes comme on l'est à dix-huit ans, et convaincus que nous venions de découvrir un grand poète.

Cet enthousiasme, cette émotion, tous ceux qui sont passés par la même instructive épreuve les ont ressentis, et c'est avec un certain charme qu'on en évoque plus tard le souvenir.

Messieurs les directeurs du Théâtre des Nouveautés, vous pouvez facilement vous rendre à notre requête et commencer, cette année, par une pièce du vieux répertoire; l'année prochaine, on irait jusqu'à deux, et c'est ainsi qu'en initiant notre population aux productions classiques, vous deviendrez les auxiliaires de la chaire de littérature française fondée par l'université Laval.

Et — comme on dit en jargon officiel — vos requérants ne cesseront de prier.

◆◆ C'est Louis Ratisbonne qui se charge du mot de la fin, avec une délicieuse petite anecdote rimée:

"Comment Dieu, disait Paul, peut-il être par-
[tout,

Puisqu'on ne le voit pas du tout?
—Je m'en vais t'expliquer, dit Petit Jean; c'est
[comme

Un verre d'eau sucrée où le sucre est fondu!"

Ce n'était pas trop mal pour un petit bonhomme; Plus d'un sage peut-être eût moins bien répondu.

LEON LEDIEU.

NOTE. — Dans ma dernière causerie, j'ai commis un impair impardonnable, à propos du mot "route", employé dans les invitations du Château Saint-Louis, et je disais qu'il signifiait sorte de "concert-promenade".

Ce n'est pas cela du tout.

"Route" est un vieux mot français qui veut dire: "réunion", mot que les Anglais nous ont emprunté pour en faire "raout" ou "rout", et qui, sous cette forme a repassé le détroit du Pas-de-Calais, pour redevenir français.

J'espère que mon repentir me vaudra votre absolution. L. L.

RENCONTRE

Ses beaux yeux bleus m'ont regardé longtemps,
Etonnement, qui sait? ou moquerie?
Un peu d'amour et de coquetterie...
Que ces regards étaient doux et tentants!

Elle riait en me montrant les dents:
Des fleurs, du vent, du soleil, de la pluie.
Rien, c'est assez pour qu'une femme rie,
Et c'est pitié des songeurs imprudents.

Pitié de ceux qui s'en vont par les rues
Suivre de loin les femmes apparues
A l'heure calme où le ciel est changeant,

Lorsque la lune et son brouillard d'argent
Font ressembler les premières étoiles
A des yeux bleus sous de féériques voiles.

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.

LA QUESTION D'ORIENT

Jadis ce titre eut convenu à l'imbroglie Russo-Turc ou Turco-Grec; avec quelques variantes la question Balkanique l'eût supporté. C'est qu'au siècle dernier, Constantinople était considéré comme une capitale très éloignée des centres de civilisation. De nos jours, grâce à la vapeur et à l'électricité, le Pirée se trouve être devenu presque une banlieue de Paris ou de Londres; on y va hiverner et visiter Pierre Loti sur son stationnaire. Voilà le progrès! On a fait le tour du monde sur terre, on l'entreprend sous l'eau, demain ce sera du haut des airs qu'on se le paiera. Il n'y a plus de distance.

Parlons de l'Extrême-Orient, puisque c'est de lui qu'il s'agit. La guerre entre la Russie et le Japon, n'est pas déclarée, mais risque fort de faire parler la poudre, même sans ultimatum officiel. L'homme progresse en tout, il dédaigne les procédés surannés et chevaleresques!

Du reste, dans ce cas nous pouvons presque affirmer que guerre il y aura, car s'il est avéré que plus il y a de médecins au chevet d'un malade, plus il court le risque de trépasser à brève échéance; on peut, sans crainte de se tromper, dire: que toutes les fois que deux peuples ne sont aveuglément inspirés des conseils de nations amies (intéressées) pour régler leurs différends, ils en sont venus aux mains. Ce n'est pas pour rien que les correspondants militaires des grands journaux européens traversent notre bonne ville de Montréal, faisant route à l'ouest, vers les futurs champs de bataille de la Corée; ou vers les eaux de la mer Jaune, qui bientôt, hélas! seront peut-être ensanglantées.

C'est en prévision de ce qui là-bas peut arriver d'un moment à l'autre, que, pour informer nos lecteurs, nous publions au verso de cette page quelques vœux qui donneront une idée du physique des commandants en chef des flottes appelées à se mesurer; ainsi que de deux de leurs plus belles unités de combat.

L'HOMME A LA PÈLERINE

Entre autres amis, j'avais reçu, ce soir-là, Mlle Vaubert et son cousin, René Dubrail. Celui-ci, à l'autre bout du salon, interrompant une causerie, s'écria tout à coup:

—Hé! mon Dieu! qui peut se vanter de n'avoir pas été, tout au moins une fois, injuste ou cruel dans sa vie?

J'étais assis auprès de Mlle Vaubert. Cette exclamation la fit tressaillir. Une pâleur inexplicable envahit son beau visage; son regard fier s'embruma d'une tristesse profonde. Comme pour chasser un obsédant souvenir, elle passa machinalement sa main fine sur ses tempes, où ondulaient des mèches déjà grises et, de cet accent fiévreux, en cet élan et ce besoin de confession que provoque l'éveil brusque d'un remords, elle me dit très bas:

—Oui, c'est vrai; oh! que c'est vrai! Ainsi, moi, dont vous estimez maintenant la douceur bienveillante et l'esprit d'équité, je ne suis devenue bonne qu'après avoir été cruelle... Ah! si cruelle!

Et, sans me laisser le temps de lui demander l'histoire, elle commença, d'une voix saccadée d'émotion:

* * *

—C'était sur une plage de Normandie, cinq ans après la guerre. Nous habitons l'hôtel, ma mère, mon cousin, René Dubrail, et moi. J'étais toute jeune fille. Je me savais jolie. J'éprouvais un peu d'orgueil et de hauteur, de la hardiesse aussi. Parmi les pensionnaires de l'hôtel, un seul me plaisait. C'était un homme d'une trentaine d'années, très grand, très beau, dont tous les traits nobles et réguliers exprimaient, en même temps que la force et l'énergie, la plus sombre douleur; il avait l'allure militaire; son domestique lui montait ses repas dans sa chambre, et il se promenait, pensif, toujours seul et toujours revêtu d'une longue pèlerine noire d'officier. Il ne paraissait connaître et ne saluait personne.

Tout cela me parut étrange et me piqua. Je fis en sorte de me trouver sur son chemin et de lui adresser la parole. Il me répondit à peine, et du ton le plus froid. Je crus cependant voir passer un éclair de joie, une lueur douce et charmée en ses grands yeux farouches. Dans une distraction bien jouée, dont ma jeunesse seule excusait le romanesque banal, je laissai tomber mon gant. Sa figure trahit du trouble, mais il s'éloigna de moi sans ramasser le gant.

A partir de ce moment, loin de me témoigner plus de politesse qu'aux autres, il m'évita. Mon seul aspect faisait fuir ce guerrier! Mon cousin Dubrail s'en aperçut et ne m'épargna pas ses sarcasmes de rival évincé et jaloux. J'affectai moi-même de tourner en plaisanterie l'attitude de celui que nous nommions l'"officier"; mais j'en étais foncièrement dépitée et blessée.

Deux incidents devaient transformer bientôt ce dépit en antipathie, puis en aversion violente.

Un matin, après une courte escapade solitaire,



Le grand amiral Grand Duc ALEXIS ALEXANDROVITCH (oncle du Czar), commandant en chef de la marine russe.

je descendais la falaise derrière une vieille mendicante qui pliait sous un fardeau de fougères et d'ajoncs secs, quand, au tournant du sentier, qu'ombrageait une haie de tamaris, apparut l'"officier". De saisissement ou de fatigue, la vieille femme lâcha le lien, dont elle maintenait par-dessus son épaule la charge sur son dos. Ajoncs et fougères roulèrent sur le sol; elle-même s'affaissa. Je m'élançai, je la relevai et lui remis sa botte de broussailles sur le dos avant que l'"officier" eût fait un geste pour la secourir.

—Ah! m'exclamai-je dans un accès d'humeur irrépressible, je ne concevais pas qu'un homme pût manquer à ce point d'obligeance. Je n'ai pas de bourse sur moi et je ne l'ai jamais tant regretté. Au moins, faites-moi le plaisir, monsieur, de donner quelques sous à cette malheureuse.

Sa physionomie trahit d'abord une hésitation pleine d'angoisse. Je crus qu'il allait s'expliquer, s'excuser. Mais cela parut lui coûter trop. Ses lèvres remuèrent, tremblèrent, sans rien articuler; tous ses traits s'endurcirent de nouveau et, dans une obstination farouche de silence, il s'éloigna très vite, sans rien donner.

C'était la première fois que je priais un inconnu et la première fois qu'on repoussait ma prière. Je rentrai à l'hôtel, extrêmement irrité. L'aventure contée à mon cousin, je n'eus pas grand-peine à lui faire partager mon indignation. Il me promit de dire très vertement son fait à l'"officier", dès leur première rencontre, et dans l'étourderie de ma colère, je l'y encourageai.

Nous fûmes plus d'une semaine sans revoir l'étranger. — "Il se doute de quelque chose, il a peur!" insinuai-je à René. Et René le croyait.

Un soir, en dépit d'une rafale violente, nous

nous attardions, mon cousin et moi, sur la jetée que sapaient les vagues d'une mer écumante, quand un cri de détresse nous fit accourir vers l'endroit du quai où aboutissait l'échelle de fer fixée dans le mur de granit. L'"officier" se trouvait là, et, livide, la face convulsée, il gémissait d'une voix qu'étranglait une atroce anxiété :

—Là, là, un homme vient de tomber à l'eau. Oui, là, l'homme vient de tomber là!

J'eus un mouvement révolté que René saisit et traduisit par une apostrophe virulente :

—Un homme se noie et vous vous contentez d'appeler en piaffant sur place et en vous lamentant comme une femme! s'emporta mon cousin en arrachant fébrilement sa jaquette. Vous n'avez même pas l'idée de descendre cette échelle pour lui tendre...

Sans même finir sa phrase, René allait s'élançer. Deux matelots le retiennent, tandis qu'un troisième, à plat ventre, la tête et les épaules penchées en dehors du quai, annonçait :

—Je vois l'homme... il a pu se soutenir sur l'eau; il a saisi le barreau de l'échelle; il va remonter.

Mon cousin voulait au moins descendre les échelons de fer pour aider le noyé, mais deux matelots le devancèrent. Muets, la respiration coupée, nous n'attendîmes pas deux minutes. Les deux matelots reparurent l'un derrière l'autre, portant l'homme, ruisselant. Tous nous reprîmes souffle dans une exclamation de joie, et, tandis que les gens accourus entraînaient les sauveteurs et le sauvé vers le poste de secours, nous nous trouvâmes, René et moi, seuls vis-à-vis de l'"officier". Dans le crépuscule, son beau visage restait pâle et son corps était encore agité de secousses nerveuses. Cette pâleur et ce tremblement étaient de contraste si choquant avec sa taille, sa force et l'énergie de ses traits, que, d'ailleurs très excitée par les à-coups de cette scène émouvante, je fis un signe, et mon cousin s'approcha, lui dit presque sous le nez :

—Si je vous savais plus brave, monsieur, ce ne serait pas en paroles que je vous exprimerais le sentiment que m'inspire votre contenance inqualifiable!

L'"officier" m'avait enveloppée d'un de ces regards singuliers où j'avais tout d'abord l'impression fugitive d'être attirée, puis repoussée par lui. Sous l'injure, ses paupières battirent, puis se fermèrent, à croire que son cœur, déchiré vif, se recroquevillait de souffrance. Ses joues ne pouvaient plus pâlir, mais ses lèvres devinrent aussi blêmes que ses joues.

Cependant, il ne répondit rien.

Ce silence m'exaspérait. Dans une confusion de sentiments où entraient de la déception, de la colère et de la curiosité, me refusant instinctivement à croire qu'un homme si fort pût être si lâche, je voulus le pousser à bout, et, cinglant l'officier du regard et de la voix, je dis à mon cousin :

—Vous perdriez votre soufflet, René; monsieur n'aurait même pas le courage de lever la main pour faire semblant de vous le rendre!

Je n'eus pas achevé que je frémis et compris



Vice-amiral ITO, le principal officier de la marine japonaise.

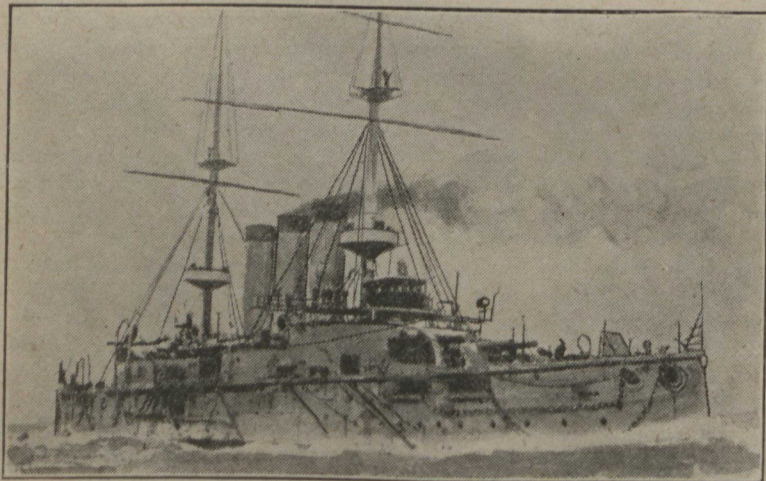
l'horreur de mes paroles démentes, rien qu'à voir l'expression bouleversée, tragique de ce visage mâle. Tous les muscles de sa face se convulsèrent dans l'affreux désordre d'une lutte intime. Puis il balbutia, d'une voix que je n'oublierai de ma vie, d'une voix que brisait l'humiliation, d'une voix où les sanglots hoquetaient sans éclater :

—Je ne suis pas lâche, mademoiselle; mais vous, vous êtes cruelle! Votre animosité cherche à violer un secret qui n'est pas une honte à qui, pourtant, est presque une honte pour moi, pour moi, si fier, si orgueilleux de ma force et de ma vigueur! Rien ne me coûte plus que d'avouer mon malheur, rien ne me torture plus que d'inspirer de la pitié, à vous, surtout! Mais vous l'avez voulu: voici le secret. Sous-lieutenant du génie en 1870, faisant sauter le pont de Verneuil devant les Prussiens, j'ai eu les deux bras écrasés jusqu'au coude. Dans ma misérable impuissance, je ne puis même pas, pour vous prouver que je ne suis pas un lâche, lever ma pèlerine et vous montrer ces horribles moignons!

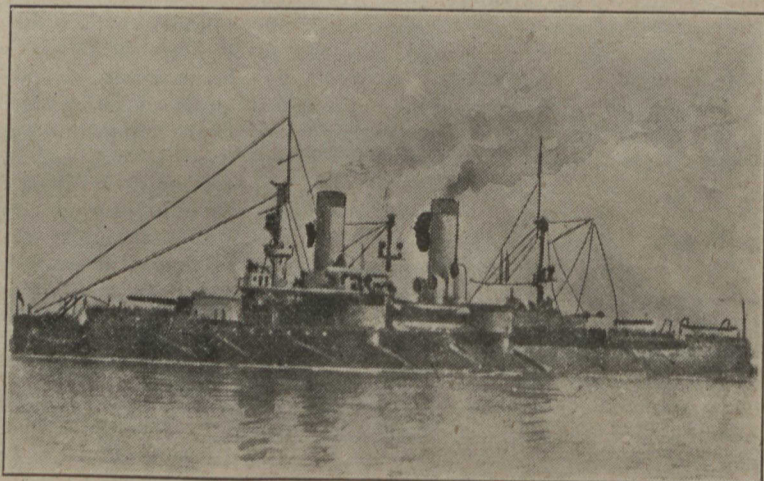
—Un frisson me saisit et me glaça, reprit Mlle Vaubert, dès que l'émotion de ce souvenir poignant lui permit d'achever, et sans même remarquer que son cousin Dubrail se rapprochait et l'écoutait. L'homme à la pèlerine disparut avant que j'eusse retrouvé la force de lui demander pardon, tant j'étais accablée, écrasée, terrifiée ce de que j'avais fait!

—Et c'est moi qui l'expie, fit René Dubrail, dans son sans-gêne d'interrupteur; car, depuis ma belle cousine ne m'a jamais permis de lui parler mariage, ni jamais pardonné l'injustice et la cruauté... qu'elle a commises!

CHARLES FOLEY.



Le cuirassé russe à tourelles "Petroplovsk" qui a coûté \$5,500,000 et comme armement et équipage est l'égal du cuirassé japonais dont nous donnons ici la photographie.



Le cuirassé japonais "Shikishima" armé de 4 canons de 12 pouces, de 14 canons de 6 pouces à tir rapide et de 28 petites bouches à feu. Son équipage est de 750 hommes.

Petites Notes Scientifiques

LA SOUDURE DE L'ALUMINIUM

Un inventeur, M. Laferrerie, vient de réaliser dans les bureaux de notre confrère le "Monde sportif", de Paris, l'expérience de la soudure de l'aluminium. Ce n'est pas la première fois qu'on a tenté de résoudre ce problème; à l'heure actuelle, on compte au moins une dizaine de procédés divers ayant pour objet de souder ce métal à lui-même. Il s'agit, bien entendu, de la soudure directe de métal à métal, car la réunion de deux pièces en aluminium par le procédé ordinaire d'étamage et l'emploi d'une "soudure" formée d'un alliage d'aluminium et d'étain, se pratique couramment. Mais si l'on veut employer l'aluminium pour des usages où le métal est soumis à des efforts, comme dans les machines ou les pièces de carrosserie, il faut que les organes soudés entre eux offrent autant de résistance que s'ils étaient d'un seul morceau, comme cela se pratique pour le fer, l'acier, le cuivre, etc.

On conçoit combien le problème de la soudure de l'aluminium est intéressant au point de vue de l'emploi de ce métal à la fois résistant et léger, dans l'industrie automobile.

M. Laferrerie réalise sa soudure par un procédé qu'il n'a pas voulu divulguer en employant comme source de chaleur un chalumeau à essence de pétrole. Les résultats qu'il obtient ont paru très intéressants. Ces soudures opérées dans des conditions particulièrement difficiles ont résisté au choc du marteau, à l'écrasement et à la torsion. Il serait désirable, pour qu'on puisse se prononcer sur la valeur du procédé, que la résistance de cette soudure fût soumise au contrôle scientifique d'un laboratoire d'essais.

Cette belle découverte est le fruit de quatre années de travail; après de multiples tâtonnements, les recherches ont été couronnées d'un plein succès. Mais là n'est pas le seul bénéfice de ces expériences: indépendamment de la soudure et de la brasure avec l'alliage, facilement et économiquement obtenus, et offrant une résistance quatre fois plus grande que le métal lui-même, le jeune savant va présenter incessamment aux sommités scientifiques, une composition nouvelle d'aluminium résistant et très dur, encore que très léger, qui sera à l'aluminium pur ce que l'acier est à la fonte.

On conçoit aisément la révolution que ces importantes découvertes vont faire naître dans les industries qui emploient le métal léger.

TRAVAIL VOLCANIQUE

Des correspondances reçues tout dernièrement de Fort-de-France, île de la Martinique, disent qu'un des phénomènes les plus curieux survenu à la suite de l'éruption de la montagne Pelée, a été la formation dans l'ancien cratère d'une dent d'une hauteur de 1,680 mètres, (un peu plus de 5,000 pieds), au-dessus du niveau de la mer.

Cette formation volcanique, cachée au début par les vapeurs et la fumée se dégageant de la montagne, ne fut aperçue qu'après qu'elle eût atteint une grande hauteur. Sa couleur est brun-rouge et sa face nord bien lisse, quoique polie, présente des incrustations blanchâtres.

Il est impossible, pour le moment, de dire exactement quelle est la nature de cette aiguille et comment elle s'est formée.

Cependant, il semblerait que le bloc, fait de lave solidifiée, était formé bien avant la période d'activité et qu'il a gagné en hauteur par l'accumulation des matières rejetées du cratère.

Sa forme particulière lui a fait donner le nom local d'obélisque de la montagne Pelée.



Cône de lave formé récemment dans le cratère de la montagne Pelée à la Martinique.

Saint-Pierre de la Martinique et ses trente et quelques mille habitants, furent anéantis par l'éruption de la montagne Pelée.



Une expérience de soudure de l'aluminium.

Triste monument commémoratif qui rappellera peut-être longtemps aux Martiniquais les horreurs de la matinée du 8 mai 1902. On se souvient que ce fut ce jour-là, que la ville de

Le FAMEUX "RAZZLE-DAZZLE"

On a à Paris la "Grande Roue", un peu partout le "Looping the Loop" ou "Cercle de la mort", le "Looping" à wagonnets, peut donner à tout le monde la sensation de rouler, fût-ce une seconde, la tête en bas. Tous ces amusements sont d'origine américaine. Nos voisins viennent d'en imaginer un autre, le "Razzle-Dazzle", que notre dessin explique parfaitement. Cette machine donne "la double sensation d'être sur mer par un gros temps et d'être projeté dans l'espace par une explosion de dynamite."

Quand on pense que naguère on a fondé une société pour combattre les effets du mal de mer, et que, d'autre part, des gens en recherchent à terre les sensations désagréables, payant pour se chavirer l'estomac; on se prend à rêver sur les caprices de l'humanité et on admire presque les citoyens sages, qui prient par-dessus tout le confort du plancher des vaches.

AFRIQUE EQUATORIALE

On avait toujours cru jusqu'ici, quand on parlait de cimetières d'éléphants, à des récits exagérés de marchands arabes. La réalité dépasse, paraît-il, tout ce qui en a été dit.

Le major Powell Cotton, qui vient de rentrer d'Afrique, après un voyage de quarante mois dans l'Ouganda et le Haut-Nil, a vu, de ses yeux vu, un cimetière de cette espèce. Il est situé au pied d'une chaîne de montagnes, près d'une rangée de sources. C'est là que les éléphants vont mourir. Aux abords, le terrain est couvert de plusieurs centaines de leurs squelettes blanchis. Et c'est dans cette inépuisable nécropole, où, depuis des siècles, les géants de la création viennent rendre le dernier soupir, que les indigènes vont faire leur récolte d'ivoire. On imagine difficilement, a déclaré le major Powell Cotton, un plus impressionnant spectacle.



LE FAMEUX "RAZZLE-DAZZLE."



AU PAYS DU RÊVE

Eden ou Paradis recherché par mon rêve,
Lorsque la vie au coeur m'apporte le désir,
Plus mobile ma foi que l'onde sur la grève
M'apparaît ta beauté faite pour le plaisir.

Mais je tremble de peur, car je vois la folie,
Agiter ses grelots tout recouverts de fleurs;
Sur le seuil de ta porte où j'aperçois jolie,
Une femme qui rit en essuyant ses pleurs !

L'Amour de son carquois empoisonne une flèche,
La Fortune inconstante à pas lents entre ou sort,
Tandis que sans raison un homme se dépêche,
Et tombe inconscient dans les bras de la mort !

L. D'ORNANO.

Montréal, janvier 1904.

UN HÉROS DE SEIZE ANS

L'épisode que nous relatons ici a été narré dernièrement par un ancien combattant de la guerre du Transvaal, ex-sous-officier français. Si lointains et effacés que soient déjà ces souvenirs d'une lutte qui fut épique, il nous a semblé bon de mettre sous les yeux de nos lecteurs un épisode, choisi entre mille, de cette guerre. C'est surtout par ses détails que l'histoire intéresse, et celui-ci ne fera que faire aimer encore et davantage ce petit peuple vaillant et généreux.

* * *

... C'était, je m'en souviens, et pour cause, deux jours après la bataille de Colenso, cette journée funeste pour les armes britanniques. Les Anglais, brisés par le feu rapide et bien ajusté des Boers, n'avaient pu, de 5 heures à 10 heures du matin, approcher à plus de 800 verges des tranchées ennemies.

Ils avaient, pendant ces trois cents minutes, perdu 1,300 hommes et 10 canons; nous avions, nous, en tout 50 morts ou blessés.

Si je dis que je me souviens de cette date et pour cause, c'est que le surlendemain je fus nommé lieutenant par mes camarades réunis.

Nous formions un petit corps franc composé d'étrangers, et nous élisions nos chefs nous-mêmes. Je dois dire qu'au début de la campagne les Boers semblaient nous tenir en défiance, mais bientôt ils nous considèrent, sinon comme des camarades, du moins comme des auxiliaires précieux.

Or, le jour même de mon élection, je reçus du commandement la mission de faire la chasse à un parti de cavaliers anglais, qui, sur notre



Mon jeune compagnon s'engagea en rampant dans l'allée ombreuse.

L'ART FRANÇAIS

Le peintre Chartran vient en Amérique

M. Théobald Chartran, artiste-peintre fort apprécié à Paris, sera à Baltimore dans quelques jours, où il se rend pour exécuter le portrait du cardinal Gibbons.

Ce petit événement, si simple en apparence, prouve une fois de plus combien la supériorité de l'art français est appréciée dans tous les milieux.

Voici quelques notes rapides sur cet artiste : M. Théobald Chartran est né à Besançon, le 20 juillet 1849. Elève de Cabanel. Expose aux Salons de 1872, 1874, 1876, 1877, les oeuvres suivantes: "Le corps de Mgr Darbois"; "Jeanne d'Arc"; "Angélique et Roger"; "Jeune fille d'Argo au tombeau d'Argamemnon"; "Saint-Saturnin, martyr".

Lauréat du concours de Rome en 1877 avec une entrée des Gaulois à Rome, on le retrouve au Salon de 1880 avec une "Joueuse de Mandore"; en 1881, il expose "le Cierge", et en 1883, la "Vision de saint François d'Assise", son oeuvre capitale.

Depuis cette époque, Chartran triomphe à tous les Salons.

C'est un des artistes les plus originaux de l'é-

droite, ravageaient le pays, brûlaient les fermes, les récoltes.

C'est ce que les Anglais appelaient faire des reconnaissances, et leurs cavaliers se nommaient des éclaireurs !

Sinistres éclaireurs, en effet ! Donc, le jour même, je partis avec soixante bons cavaliers et meilleurs camarades encore. Le soir venu, je m'installai à quelque distance d'un défilé commandé par deux kopje, ayant soin de dissimuler mes sentinelles dans l'ombre, au pied des collines dont les arêtes tranchaient, nettes, sur le grand ciel bleu.

Ma petite troupe reposait, confiante; moi, je veillais, quand, vers minuit, un galop éperdu se fit entendre dans le défilé.

—Qui vive? fit une voix.

Pas de réponse, le galop effréné continuait toujours.

—Qui vive ?

Et un coup de feu sec claqua dans la nuit. Un hennissement d'agonie, le bruit d'une chute, un cri poussé par une voix d'enfant. Puis le grand silence des nuits africaines.

Bientôt un bruit de pas pesants se fit entendre près de moi, et dans l'ombre se profilèrent les silhouettes de deux cavaliers détachés de la grand'garde. Ils portaient un corps sur une civière.

— Mon lieutenant, c'est un petit gars du pays. Il n'est pas mort, rassurez-vous. Montagne, qui était à l'entrée du défilé, voyant arriver un cheval à une allure fantastique, cria deux fois: Qui vive? et fit feu.

—Je sais, j'ai entendu.

—Le cheval a été tué net et a projeté son cavalier contre un rocher. C'est en le relevant que nous avons vu que c'était un enfant. Il a été étourdi par le choc.

Je projetai le rayon de ma lanterne sourde sur la figure du blessé. C'était bien un jeune Boer. Il pouvait avoir de 15 à 17 ans, un filet



M Théobald Chartran

poque présente. Il s'est acquis une réputation universelle dans la peinture des portraits, où il s'est montré l'heureux rival de Carolus Duran.

Peut-être aurons-nous, au printemps prochain, la visite de M. Chartran à Montréal.

de sang coulant d'un petit trou au front rayait sa figure pâle.

On lui bassina le front, les tempes. Bientôt il rouvrit les yeux, se dressa sur son séant, d'un bond, fut sur ses pieds et prononça quelques paroles, sans doute en patois hollandais.

—Qu'on aille me chercher Darvet, il nous servira d'interprète.

Le petit tourna vers moi de grands yeux et dit :

—Je parle français.

—Ah! m'écriai-je. Tant mieux, petit, et parle sans crainte, nous sommes des amis; j'appartiens au commando de Jurgoe.

—Ah! Dieu soit béni, "Elle" pourra être sauvée.

Et, parlant avec une fièvre irrésistible, mais en même temps une clarté remarquable, il nous conta qu'à dix kilomètres de là, la ferme de son père avait été envahie par un détachement anglais.

Ceux-ci, commandés par un grand officier roux, à longues moustaches, semblaient furieux. Il avait cru comprendre que les Anglais avaient, il y a deux jours, subi une défaite avec grosses pertes.

—C'est vrai, dis-je, nous y étions.

—Dieu est juste! dit l'enfant, dont les yeux brillèrent. Puis il continua :

—Chez nous, ils sont entrés en jurant, cassant et brisant tout. Mon père, les dents serrées, se tenait droit dans un coin. Moi, je m'étais dissimulé dans un recoin près de la fenêtre. Devant le feu, où bouillait la marmite, ma grand'mère, impotente et sourde, était assise, avec, près d'elle, Jeanne, ma soeur, ma chère Jeanne, blonde comme un épi de blé et belle comme une fée.

Sur un ordre, mon père et Jeanne, que l'officier regardait avec des yeux qui me faisaient peur, mettaient le couvert, quand un grand escogriffe, qui avait un ruban plat en or sur le bras, s'approcha de ma grand'mère :

—Eh! la vieille, qu'y a-t-il de bon dans ta marmite?

Grand'mère, qui était sourde, ne répondit pas.

—Damnée sorcière, vas-tu me répondre?

Et, comme la pauvre femme ne répondait toujours pas, comme de juste, le grand sauvage la frappa si violemment sur la nuque qu'elle tomba avec un gros soupir, la tête dans le foyer.

Mon père fit un bond, du mur décrocha une hache et fendit la tête de l'Anglais.

Alors, ce fut un effroyable tumulte, comme une meute, les autres se ruèrent sur mon père,

qui, réduit à l'impuissance, fut en un tour de main ligotté et pendu devant la porte.

Puis l'officier dit quelques mots, Jeanne fut saisie, attachée, jetée sur la selle de l'officier, et toute la troupe s'éloigna au galop après avoir mis le feu à la maison.

La fumée venait à moi quand, n'entendant plus rien, je bondis par la fenêtre, courus à l'écurie, sautai à cheval et m'enfuis dans la direction où je pensais trouver des amis.

Car j'ai peur pour Jeanne.

J'ai peur, peur de je ne sais quoi, mais j'ai une peur atroce.

Je veux venger mon père, ma grand'mère... mais je veux avant tout sauver Jeanne... je sais où ils vont... à deux heures de marche d'ici.

Je vous en supplie, aidez-moi, monsieur le Français, ou si vous ne voulez pas, j'irai seul.

Et le petit bonhomme qui m'avait parlé, la rage aux yeux et au coeur, chancela: deux grosses larmes roulèrent sur ses joues, il tendit les bras et supplia:

— Sauvez ma soeur, sauvez-la!...

Mais déjà j'avais, à voix basse, échangé quelques mots auparavant avec un cavalier. Quand l'enfant eut cessé de parler, je lui pris la main et le fis se retourner.

Derrière lui mes soixante cavaliers étaient en selle. Il poussa un cri de joie. Je sautai sur mon cheval et le pris en croupe, puis, suivant la direction qu'il nous indiquait, nous nous enfonçâmes au grand trot dans la nuit noire.

Une heure après nous nous arrêtons. Nous étions à la lisière d'un petit bois. Mon jeune compagnon mit un doigt sur sa bouche et, rampant, s'engagea dans une allée au bout de laquelle se devinait une clairière; un de mes cavaliers le suivit.

Une demi-heure après, ils étaient de retour. A voix basse, le petit Boer me dit:

— Ils sont là. La ferme est dans la clairière. Divers chemins y aboutissent. De rares senti-

nelles. Ils doivent faire ripaille là-deans, et j'ai peur pour Jeanne, toujours peur. Hâtons-nous!

D'autres explications m'ayant été données par mon soldat, je donnai mes ordres. Mes cavaliers se scindèrent en plusieurs groupes et mirent pied à terre. Ils devaient se porter à l'issue de chacune des allées.

— La distance à parcourir pour arriver à la ferme est de 200 verges environ, dissimulez-vous, et, au premier coup de feu, accourez à l'assaut.

Puis, revenant auprès du frère de Jeanne, je rampai avec lui dans la direction de la ferme. Comme nous arrivions à la clairière, nous fûmes enveloppés, attachés avec des cordes, bâillonnés sans avoir pu pousser un cri, ni faire usage de nos armes.

Un instant après, nous étions dans la grande salle de la ferme. Des hommes buvaient et fumaient. Près de lâtre où rougeoyaient des tisons, un grand lieutenant roux, à longues moustaches, fumait une de ces courtes pipes qu'à Londres on nomme des "gentleman's bryar". Au coin de la cheminée gisait une loque humaine qu'agitaient des sanglots convulsifs: c'était une ravissante enfant, "blonde comme les blés et jolie comme une fée". Les vêtements, arrachés, étaient souillés de sang et de boue, sa figure et ses menottes étaient tuméfiées.

A sa vue mon pauvre compagnon fit un effort désespéré et inutile pour rompre ses liens. Jeanne, elle, s'était dressée, livide, atroce à voir, elle tendit les bras, cria:

— Louis, mon frère! tournoya sur elle-même, et, sans vie, s'abattit sur le sol.

Impassible, le lieutenant se tourna vers nous et dit ces seuls mots:

— Tous les deux pendus, au lever du jour.

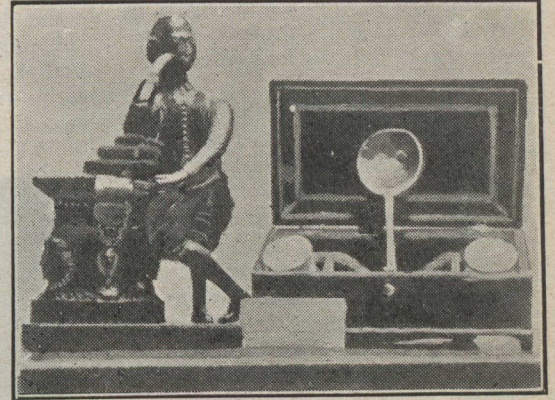
Nous restâmes là, immobiles, attendant sous la pression lente des cordes qui nous entraient dans les chairs et l'étouffement des bâillons.

Un quart d'heure s'était écoulé quand mon

RELIQUES DE SHAKSPEARE

(Récemment vendues à Sotheby)

Le coffre a été fait du bois d'un mûrier qu'avait planté Shakspeare. Ce coffre fut vendu



\$600. La cuillère dont nous donnons le dessin dans le coffre fut faite par Jacob, artiste très connu, contemporain du grand poète anglais. La gravure de la dite cuillère représente en pied l'écrivain de génie, et porte ses initiales ainsi que celles de Ann Hathaway. Elle fut vendue \$375. Quant à la statuette de Shakspeare, taillée dans le bois du mûrier précité, elle fut vendue \$200. Comme le bon vin, avec le temps, ces choses acquièrent de la valeur.

compagnon fit entendre quelques grognements et sembla vouloir parler. Le lieutenant le fit approcher par deux hommes et débâillonner.

— Que veux-tu ?

— Te dire que tu n'es qu'un misérable, un détrousseur de fermes, un assassin de vieillards, un ravisseur d'enfants.

L'officier, à moitié ivre, eut un rugissement de fureur et sa main se posa sur le revolver.

— Te tairas-tu, misérable. bandit ?

— Le misérable, c'est toi. Ne touche donc pas ton revolver, c'est une arme de soldat et non de lâche, et tjens!...

Et il cracha à la face de l'officier.

Fou de rage, l'officier leva la main et fit feu.

L'enfant tomba sur les genoux. Il se tourna vers moi et, le visage resplendissant de joie, me dit dans un souffle :

— Le signal! — et il expira.

Le jeune héros n'avait insulté l'officier que dans l'espoir de le forcer à faire feu, donnant ainsi à nos camarades le signal que je leur avais indiqué.

Une minute s'écoula et les fenêtres, les portes volaient en éclats sous la poussée furieuse de mes hommes.

Un quart d'heure après, l'officier anglais se balançait à une grosse branche, puis, ayant pieusement baisé au front le petit Louis, je l'enlevais dans la même fosse que sa Jeanne adorée...

GEOVIER,

ex-commandant du Transvaal.

[...Je dois ajouter que, peu de temps après, je faisais parvenir au commandant anglais la relation des faits qui s'étaient passés, et motivant, d'après moi, la pendaison d'un officier britannique, et que je reçus cette réponse laconique:

"A la place de monsieur X., lieutenant au service des républiques sud-africaines, j'en eusse fait autant"].

LE COMMANDANT.

(illisible)

BON A SAVOIR

Le remède le plus efficace pour toutes les affections des voies respiratoires est le BAUME RHUMAL, qui guérit tous ceux qui en font usage.

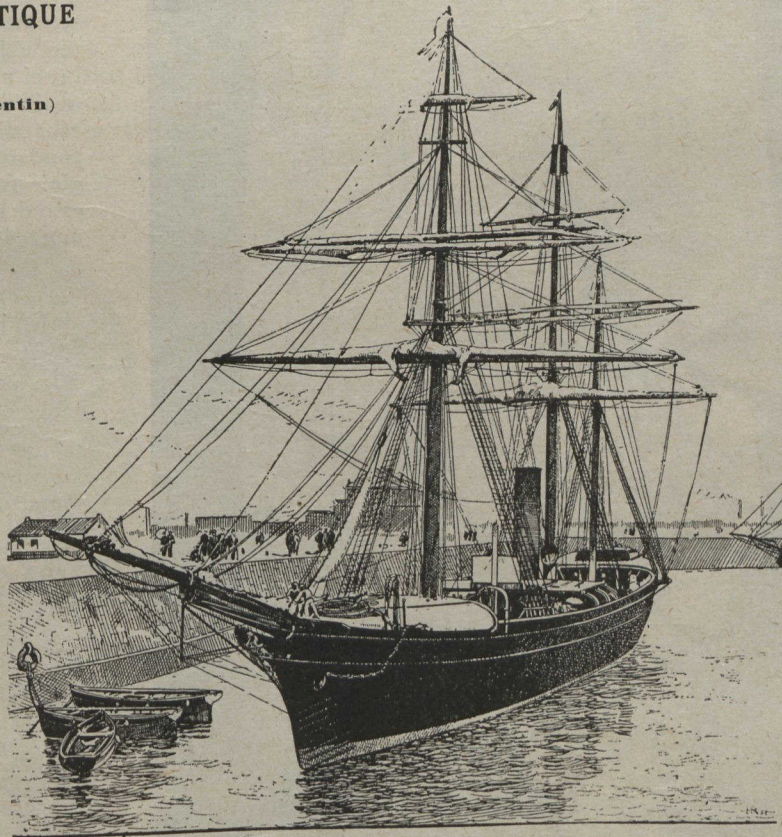
L'EXPÉDITION ANTARCTIQUE NORDENSKJOLD

(Sauvée par un navire argentin)

Le 2 décembre, à 4 heures après midi, entra dans le port de Buenos-Ayres, la corvette "Uruguay", de la marine nationale argentine, ramenant à son bord les membres de l'expédition Nordenskjold au pôle Sud.

L'"Uruguay" avait été spécialement envoyé par le gouvernement argentin à la recherche de M. Otto Nordenskjold et de ses compagnons, dont on était sans nouvelles depuis de longs mois et qu'on croyait perdus à tout jamais. On sait que l'un des buts que s'était assignés le docteur Jean Charcot était précisément de collaborer à cette oeuvre du sauvetage de l'expédition suédoise. Il aura été devancé par l'expédition argentine.

Le 8 novembre, l'"Uruguay", sous les ordres du commandant Irizar, découvrait sur l'île Seymour deux des membres de la mission Nordenskjold; peu après, conduit par eux, il arrivait jusqu'à M. Otto Nordenskjold lui-même, établi, avec le reste de ses compagnons, à Snow Hill. La mission n'avait perdu qu'un seul marin au cours de son long voyage.



La corvette "Uruguay," ramenant les membres de l'expédition Nordenskjold.

Le retour de l'"Uruguay" à Buenos-Ayres a été le signal de fêtes enthousiastes.

Le gouvernement de la République argentine s'est largement associé aux hommages rendus aux explorateurs et à leurs sauveteurs. Dès l'entrée de l'"Uruguay" dans le port de Buenos-Ayres, M. Roca, président de la république, se rendait à bord de ce navire et apportait au commandant Irizar ses chaleureuses félicitations pour son bel exploit.

**LE COURONNEMENT
DE N.-D. DE LOURDES**

Le couronnement de Notre-Dame de Lourdes et la consécration de la Basilique eurent lieu du 1er au 3 juillet 1876. Le nonce, Mgr Méglia, trente-cinq archevêques et évêques, trois mille prêtres, des représentants de tous les Ordres religieux, cent mille fidèles de l'ancien et du Nouveau Monde, tels furent les témoins de ces fêtes mémorables qui ont été, avec les solennités du Concile de 1870, l'un des faits les plus considérables du siècle dernier. Les voix les plus éloquentes de l'épiscopat y furent entendues. Mgr Mermillod, évêque de Genève, le cardinal Pie, évêque de Poitiers, Mgr Jourdan, successeur de Mgr Laurence sur le siège de Tarbes, y prirent successivement la parole.

“Devant de telles multitudes, s'écria le grand évêque de Poitiers, en présence de tels spectacles, la parole humaine se sent défaillir... N'entendez-vous pas, d'ailleurs, s'échapper de tout ce qui nous entoure une clameur immense, un dialogue où se croisent et les interrogations et les réponses? — J'avais vu ces lieux, il y a tantôt douze ans : par quelle force mystérieuse ont-ils été transformés de la sorte?

“Qu'as-tu donc eu, ô Gave, que tu t'es enfui et que tu as reculé là-bas? Montagnes, quel transport vous a pris de sauter comme les béliers suspendus à vos cimes; et vous, collines, de bondir comme les agneaux attachés à vos flancs?... Que dis-je? Le globe entier a ressenti cette commotion dequies que, par la vertu du commandement céleste, la pierre a été creusée ici en forme de bassin et de réservoir, et que le rocher a été converti en une fontaine d'eau qui n'a plus cessé de couler...”

Le discours tout entier fut digne de cet exorde. Transporté par le noble langage de l'orateur, l'auditoire applaudit. Mais le nouvel Hilaire, réprimant ces enthousiasmes spontanés, montra Marie seule digne de toutes louanges, et d'une voix victorieuse, la vengea des attaques de l'impiété. Son discours est une des pages les plus savantes qui aient célébré Notre-Dame de Lourdes. Pie IX lui-même daigna, par un Bref, en féliciter l'auteur.

PERE DROCHON.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

COMMENT ON DANSE. — Puisque nous voici en pleine saison de bals, disons en quelques mots : Quelques hommes dansent dans un bal, sans avoir reçu aucune leçon d'un maître chorégraphique. C'est ainsi qu'il arrive de voir de jeunes hommes, bien élevés du reste, prendre la main droite de leur danseuse dans leur main gauche et porter leurs deux mains réunies appuyées sur leur hanche. C'est tout à fait contraire aux règles établies : “Le cavalier se place à la gauche de sa dame, enlace sa taille avec l'avant-bras et soutient de sa main gauche la main droite de sa danseuse. Le bras gauche du cavalier doit être assez tendu pour im-

primer instantanément au bras droit de la dame les différentes directions des vals. L'épaule droite du cavalier doit être constamment perpendiculaire à l'épaule droite de sa danseuse, et le corps de cette dernière ne doit, en aucune façon, se trouver en contact avec le buste de son danseur.”

La danseuse ne regarde pas son cavalier au visage, elle ne baisse pas les yeux vers la terre. Ni prudence, ni hardiesse, ni fausse honte.

LES CHAMPIONS DU SILENCE

Les grands hommes sont d'ordinaire peu “causeurs”. Ils se plaisent à exprimer leurs pensées en peu de mots, peut-être parce qu'ils attachent à ceux-ci la plus haute importance.

Ainsi les historiens qui ont écrit la vie de Jules César racontent que ce grand capitaine ne disait pas dans le courant d'une journée plus de dix mots.

Napoléon 1er affectionnait de même le silence. Pendant son séjour à l'île d'Elbe, il reçut un jour la visite d'un de ses parents. Ce dernier demanda à Bonaparte si la captivité, succédant à son règne brillant, ne lui était pas odieuse.

Le souverain, à cette question, haussa les épaules et soudain se mit à dessiner un croquis qu'il tendit au visiteur. Ce croquis représentait un lion usant ses griffes contre les barreaux d'une cage. Ce fut la seule et hautaine réponse de Napoléon.

Les savants sont extraordinairement silencieux. Newton se flattait de n'avoir — depuis l'âge de raison — jamais parlé que pour répondre à d'utiles questions.

Le savant est-il sourd-muet ?

Ampère, l'inventeur de la télégraphie électrique, avait poussé à un degré extrême la même habitude : sa vieille gouvernante inscrivait une croix à la cheminée chaque fois que le savant s'oubliait à parler. Lorsqu'il se trouvait en soirée, — le fait était rare, — il restait des heures sans ouvrir la bouche, oubliait de présenter ses hommages à la maîtresse de maison, et bien des ignorants le prirent souvent pour un rustre ou un “toqué”. Un jour, un diplomate anglais voulut absolument s'entretenir avec le grand Ampère. L'ambassadeur dit à celui-ci combien il était heureux de se trouver en sa compagnie et combien toute l'Angleterre était admiratrice de ses travaux! Ampère ne répondit pas un mot à ces compliments, et plus tard, lorsqu'on lui en fit la remarque, il jura ses grands dieux n'avoir vu ni entendu le diplomate, tandis que celui-ci s'en fut, persuadé qu'Ampère avait perdu l'usage de la parole. Il répandit ce bruit dans son pays, et pendant de longues années, les Anglais furent convaincus que le plus grand physicien du siècle était un muet de génie!

NOTES ET IMPRESSIONS

La morale est l'arithmétique du bonheur. — Vinet.

* * *

La belle chose que l'aristocratie, quand on a la chance d'en être!

* * *

Il y a deux êtres en nous : l'acteur et le spectateur. — Sienkiewicz.

* * *

L'Américain a la soif de l'égalité et la manie des titres. — Baron de Hubner.

* * *

Le sentiment de la dignité n'exclut pas l'enjouement : un peu de sel ne nuit pas à la raison. — Frédéric Loliée.

* * *

Le dernier plaisir n'est-il pas de tisonner le passé, pour en faire sortir encore quelque étincelle? — Costa de Beauregard.

* * *

Il y a toujours des gens qui, chaque année, déclarent n'avoir jamais vu un temps aussi déplorable. On oublie vite les orages passés. — Mascart.



La “Vierge couronnée” de l'esplanade du Rosaire à Lourdes.

Choses Vraies

CHEZ LES ANGLAIS

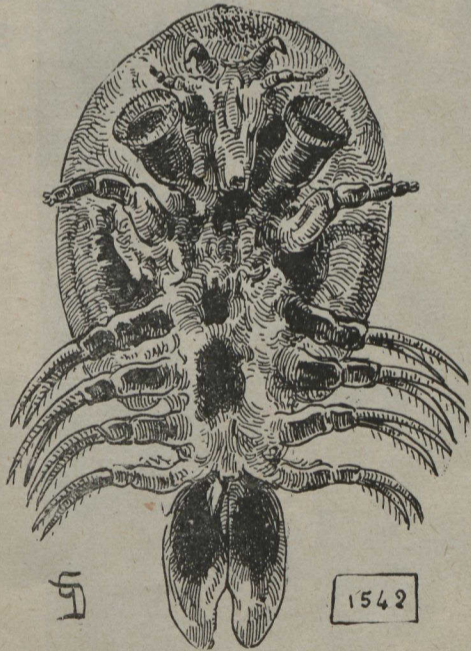
Il y a à Londres une gare qui porte orgueilleusement le nom de "Waterloo Station". Mais là n'est pas sa seule ni même sa principale particularité. De cette station part en effet, chaque nuit, un long train; aucun voyageur n'y monte; et cependant il est chargé, lourdement chargé d'un nombre parfois considérable de pauvres malheureux morts dans la misère, et dont les cadavres sont ainsi lamentablement emportés vers la nécropole, située hors de la ville, où ils seront enterrés. Et sait-on comment, dans leur froide ironie, les pratiques Anglais appellent ce triste convoi. Ils l'ont baptisé: "Cold Meat Train", c'est-à-dire "Train de la viande froide"!!!

OU EST LA TÊTE ? — ETRANGE ANIMAL — LE PARASITE DU BROCHET

On ignore généralement que les poissons ont leurs parasites, tout comme les mammifères terrestres et autres habitants de notre planète. Nous devons, sur ce sujet, des détails très intéressants à un savant des Etats-Unis, M. John Ward, qui a fait une étude approfondie sur ces lilliputiens du règne animal.

Ainsi, nous apprenons que le brochet d'eau douce est "fréquenté" par un parasite qui présente des particularités fort curieuses. Abandonné à votre seul jugement, vous pourriez croire que notre dessin le représente à l'envers, la tête en bas. Il n'en est rien; la position que nous lui donnons ici est correcte: la tête est tournée vers le haut de la page.

Toutes les pattes, sauf une paire, sont plantées à la partie postérieure; elles font office de nageoires; elles permettent à cet insecte aquatique de se déplacer dans l'eau, pour changer au besoin... de garde-manger et de véhicule. Une paire de pattes est attachée à la partie antérieure; elles sont munies de suçoirs ou ventouses, à l'aide desquels le minuscule animal se maintient



Un parasite utile.

fortement attaché aux flancs du brochet.

Ce n'est pas un parasite, dans le vrai sens du mot; il ne vit pas au détriment de son hôte; il mot; se nourrit des mucosités secrétées par la peau du poisson; quand il a fini de le gratter, de le "récurer", il part à la recherche d'un nouveau... client. C'est un parasite utile et bien-faisant.

L'ANESSE ALCOOLIQUE

La jument de Roland n'avait qu'un défaut: celui d'être morte. C'est le cas de notre ânesse. Mais là se borne la ressemblance, car vivante, l'ânesse eut un vice, un seul, mais grave, l'ivrognerie, dont elle est morte.

Son maître, un joyeux vigneron de Cluny, village renommé par ses coteaux, avait un faible pour cette vaillante bête, qui travaillait comme quatre et buvait comme dix, particulièrement du vin nouveau, dont elle raffolait.

Parfois, au moment des vendanges, la bourrique prenait plus que sa ration, et son maître, la voyant flageoler, ne prenait plus la chose aussi bien. Il savait que la journée serait perdue pour le travail et qu'il faudrait à sa collaboratrice 24 heures de repos pour cuver le divin jus immodérément absorbé. Il eût mieux fait de surveiller l'animal; peut-être le fit-il; mais le vice st industriel et la soif donne de l'esprit aux ânes même.

Certain soir, maîtresse Aliboron parvint à se dégager de son licol et, guidée par son flair, elle alla droit à la cuve, laissée entr'ouverte. Prudemment, elle se glissa entre les barriques jus-



qu'à un baquet plein de jus trouble coulé du pressoir. Après avoir bu à sa soif, elle regagna l'étable en titubant, et là, frappée d'apoplexie, elle s'éroula sur sa litière.

Lorsque le vigneron revint, un peu après, il trouva l'ânesse gisant, l'œil vitreux, l'oreille basse, le ventre enflé. Il courut chercher le vétérinaire, mais quand celui-ci se présenta, il n'était plus temps, et l'homme de l'art ne put que constater le décès.

MEUBLES ET LIVRES QUI VALENT LEUR POIDS D'OR

Un de nos confrères anglais s'est amusé, dernièrement, à chercher, en Angleterre et en Amérique, quels étaient les meubles qui avaient, chacun dans leur genre, atteint le plus haut prix. Voici le résultat assez inattendu de ses investigations:

Le records des lits précieux est détenu par celui qui possède lord Sackville dans sa résidence de Knole-Park: c'est un lit du temps de Jacques 1er, qui ne vaut pas moins de \$40,000.

Les dix chaises de la collection Higham, qui datent du XIIe siècle, sont évaluées à \$5,000 chacune, soit \$50,000 la dizaine. C'est pour rien!

Un canapé de Chippendale, de la même collection, est coté \$26,000.

Le duc de Zeeds a payé, il y a peu de temps, \$50,000 une table de style Louis XIV, admirablement conservée.

Le milliardaire bien connu, M. Vanderbilt, possède une armoire qui vaut \$20,000.

Enfin, le piano de M. Murand, richissime New-Yorkais, a coûté \$50,000.

LE TOUR DU MONDE A PIED

Notre époque est celle des records de toutes sortes et des raids, chacun cherchant à étonner le monde et à se distinguer par des tours de force et d'adresse.

Voici un exemple de réelle patience en même temps que de courage, accompli par un Autrichien du nom de Hauslian.

Il est parti le 12 septembre 1900 pour faire le



tour du monde à pied, sauf pour le passage des mers et des cours d'eau.

Beaucoup d'autres avant lui ont essayé pareil exploit, mais le côté curieux de son entreprise consiste dans ce fait qu'il a emmené sa femme et sa fille et qu'il les traîne dans une petite voiturette dans le genre de celles qui servent aux malades.

Notre dessin le représente en Angleterre, où il était arrivé après avoir parcouru dans ce bizarre équipage la distance de 1,900 milles, c'est-à-dire plus de 3,000 kilomètres.

De l'Angleterre, il s'est embarqué pour l'Amérique.

Voilà trois ans qu'il voyage et il n'est pas encore de retour.

POULES VENTRILOQUES

M. Emile Merwart, secrétaire général de la Guyane française, vient d'envoyer au Jardin des Plantes quelques couples de coqs et de poules ventriloques. De nombreux groupes de curieux n'ont cessé de stationner devant leur cage, écoutant leur gloussement bizarre, qui paraissait sortir tantôt des arbres voisins, tantôt du sol, tantôt du milieu de la foule elle-même, que cette audition amusait beaucoup. Ce sont des "hoccos alcétors", et cette espèce de gallinacés est dotée d'une trachée-artère à circonvolutions spéciales qui donnent précisément à leurs cris la particularité qui amusera tant de promeneurs du Jardin des Plantes, de Paris.

LA NAZOGRAPHIE

La nazographie est une science qui permet de deviner la moralité et le caractère des gens tout simplement sur l'inspection de leur nez.

Le nez long est signe de mérite, de génie. Le nez droit dénote l'esprit juste, sérieux, fin, judicieux et énergique; le nez en bec d'aigle, une disposition aux aventures; le nez large, aux narines ouvertes, est l'indice d'une grande sensibilité; le nez fendu révèle la bienveillance, c'est le nez de saint Vincent de Paul. Le nez arqué et charnu est l'indice de domination et de cruauté. Le nez busqué et mince, au contraire, est la marque d'un esprit plus brillant, mais plus vain, moins solide, disposé à l'ironie; ce sera le nez d'un rêveur, d'un poète, d'un critique. Si le nez est retroussé, c'est que l'esprit est faible, quelquefois grossier, généralement enjoué, plaisant et folâtre. Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur; l'homme vif, emporté, sanguin a le nez coloré, mais d'une nuance à peu près égale; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure.

Cette science, des plus indiscrètes, va désoler une foule de gens qui, pour dissimuler la bizarrerie de leur caractère, se verront obligés de ne sortir qu'avec... un faux nez.



BEAUX ARTS — PLAISIRS CHAMPETRES

L'AUTOMOBILE ET L'AGRICULTURE

Une expérience intéressante vient d'être faite tout récemment aux Etats-Unis, dans la propriété Raser, à Ashtabula (Ohio), où des étincelles d'un train avaient mis le feu aux herbes des prairies voisines.

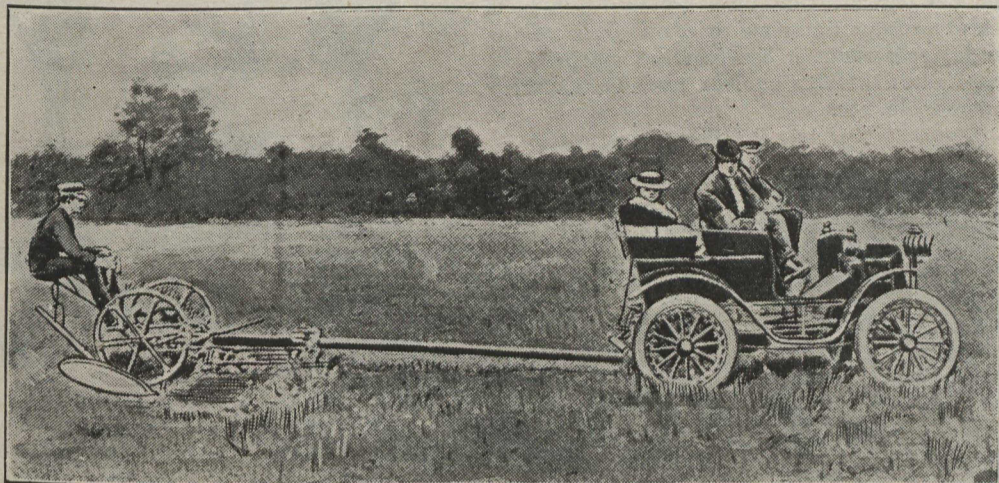
Pour circonscrire l'incendie, le labourage de-

tats au point de vue du labour ne furent-ils pas très satisfaisants. Le soc avait une tendance à effleurer le sol par endroits, sans l'entamer. M. Raser, qui dirigeait la charrue, avait grand-peine à suivre la machine.

L'automobile, cependant, permit d'atteindre le but proposé; grâce à ses bons offices, la marche du feu put être promptement arrêtée.

Quelques jours après, l'auto fut employé de

l'occasion se servir en pleins champs des autos pourvus de leurs pneumatiques et les ayant au préalable transportés, eux et leurs gens, de la ferme sur le terrain à labourer, si éloigné soit-il de l'exploitation.



Automobile attelée à une charrue

vint nécessaire. Les chevaux ne pouvaient y être employés.

Dans cette circonstance critique, l'automobile du propriétaire fut mise en réquisition et attelée le mieux possible à la charrue.

M. Raser lui-même guidait la charrue remorquée. Son frère dirigeait l'auto.

Des sillons furent creusés, mais dans une terre lourde il n'était pas commode de modérer la marche de l'auto de façon à faire mordre régulièrement le soc de la charrue. Aussi, les résul-

nouveaux, dans la même propriété, au fauchage d'une prairie. Cette fois encore, la rapidité de la machine ne permit pas à la faucheuse d'opérer d'une façon parfaite. Toutefois, l'expérience prouva qu'un travail agricole qui aurait demandé trois heures avec des chevaux, pouvait être exécuté en une heure avec l'assistance de l'automobile donnant la remorque.

Le côté intéressant des utilisations de tracteurs à essence pour remorquer les machines agricoles, c'est que les propriétaires peuvent à

PETITE CORRESPONDANCE DE
"L'ALBUM UNIVERSEL"

P. B. de B. — "La Charité" est un article très bien écrit, mais qui ne peut convenir à notre revue. Remerciements.

Emile Speranza. — Impossible insérer "Le chant du berger." Non seulement vous ignorez les règles de la prosodie, mais vous maltraitez la grammaire. Travaillez, quand vos vers seront bons, nous nous ferons un plaisir de les publier.

"Humeur vaincue". — A l'auteur de ce sonnet nous regrettons d'avoir presque à redire les phrases ci-dessus. Dans un sonnet, jamais un des quatrains ne comporte quatre rimes masculines. La banalité de certaines idées ne convient nullement à la poésie, tout au plus à de la bonne prose, et encore?

"La mère et son fils". — L'auteur de cette poésie, malheureusement un peu longue pour être publiée dans cette revue, versifie facilement. Il peut faire mieux. Nous attendons de lui une pièce plus courte, avec quelque inspiration. En tout cas, nous le remercions de sa communication.

VOUS REUSSIREZ

Vous guérirez le rhume le plus opiniâtre en faisant usage du BAUME RHUMAL. Il soulage immédiatement et guérit rapidement. Dans toutes les pharmacies.

L'ÉLEVAGE DES RENARDS À FOURRURE

La fourrure du renard argenté et celle du renard noir sont parmi les plus belles et les plus chères. La grande rareté du renard dit argenté, celle, plus grande encore, du renard noir, la beauté de leurs pelages font de leurs dépouilles des objets de parure recherchés par les élégantes les plus millionnaires de l'ancien et du nouveau monde. Une peau de renard noir sans défaut n'a pour ainsi dire pas de prix. Elle est connue, cataloguée, suivie de mains en mains comme le serait un diamant célèbre. On sait, par exemple, que les deux plus belles, cotées l'une \$10,000, l'autre \$4,000, appartiennent à S. M. l'impératrice de Russie, qui en possède, d'ailleurs, une collection incomparable.

Or, de même qu'un cheval nourri à la paille et à l'avoine acquiert un poil plus soyeux, plus brillant qu'un autre nourri à l'herbe, ou qu'une bête souffreteuse, on a constaté que les animaux

à fourrure prennent, en hiver, un pelage d'autant plus beau qu'ils sont mieux portants et mieux nourris, si bien qu'aujourd'hui, pour arriver à obtenir des animaux parfaits, une maison française bien connue, établie dans notre pays, a organisé l'élevage méthodique du renard dans le Labrador.

Chaque année, elle se procure, au poids de l'or, on peut le dire, un certain nombre de renards argentés ou de renards noirs vivants; ceux-ci, apportés dans de grandes caisses à destination, sont ensuite lâchés dans d'immenses parcs qui, par leur superficie, par leurs dispositions, les fourrés et les abris qu'ils présentent, leur donneront absolument l'illusion de la liberté, mais qui sont toutefois soigneusement enclos de treillages.

Là, les renards reçoivent, en même temps que mille soins trop longs à décrire, une nourriture abondante qui leur convient particulièrement. Au moment où ils ont acquis toute leur valeur, ils sont, soit isolés pour des fins d'élevage, soit

occis et transformés en tours-de-cou, cravates ou manchons.

Les photographies que nous donnons, vraisemblablement seules dans leur genre jusqu'à ce jour, ont été précisément faites durant le "lâcher" de deux nouveaux couples de renards noirs dans les parcs du Labrador.

LA MAISON DE DICKENS

La maison natale de Charles Dickens, située dans Commercial Road, à Landport, près des docks de Portsmouth, où le père du célèbre romancier était employé en qualité de commis, a été mise en vente et adjugée dernièrement pour \$5,800 au maire de Portsmouth, pour le compte de la ville. Les enchères avaient attiré une foule considérable, et, après l'adjudication, divers discours ont été prononcés à l'éloge de la municipalité de Portsmouth. On a annoncé qu'un musée Dickens serait probablement fondé dans la maison.

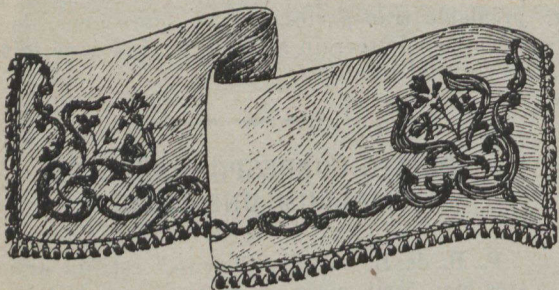


Arrivée des renards à l'établissement d'élevage.

Ouverture de la caisse.

Lâcher d'un renard dans le parc enclos de treillages.

DESSUS DE PIANO



En soie ou en peluche de soie doublée molletonnée, avec frange. On le fait sur un fond d'étoffe ayant 20 pouces de largeur sur 75 de longueur. La broderie s'exécute au passé plat, en applications de soie sur peluche ou inversement.

POUR NOS LECTRICES

Les Conseils de l'Aiguille

DOUBLURE ET FOND DE JUPE. — C'est toujours, et plus que jamais, une question importante que celle des doublures.

Nous allons donc, si vous le voulez bien, aimables lectrices, voir ensemble comment doivent être doublées les jupes.

Tout d'abord, disons qu'il y a deux manières bien différentes de faire une jupe.

Le genre tailleur comprend toutes les jupes simples: à petits lés évasés, ou taillées en cloches, avec ou sans volants, toutes les jupes sans plis en un mot, qui sont doublées en plein.

Tandis que les jupes façon couturière, à plis disposés de mille et une façon, et aussi les jupes à fronces qui seront en grande faveur cette saison, tout ce qui est flou sera posé librement sur un fond de jupe.

L'une et l'autre combinaison a ses avantages et ses inconvénients. Si la jupe doublée est moins encombrante, plus facile à retrousser, elle n'a pas cette souplesse, ce mol enveloppement que nous aimons pour toutes nos toilettes vraiment habillées.

Un tailleur même élégant aura sa jupe doublée, mais toujours la robe de cérémonie se détachera de son fond de jupe.

Chaque fois que la jupe est doublée, il faut que le bas soit soutenu, non plus par ces immenses armatures de toile ou de crin que nous aimions jadis, mais par un petit faux-ourlet de toile tailleur souple. Pour faire les piqûres du bas, nous avons vu intercaler entre le tissu et le faux-ourlet une bande de petit drap léger qui empêche, dit-on, que les piqûres ne grimacent quand elles ont été mouillées, de plus, les piqûres étant faites sur une plus grande épaisseur, sont mieux exécutées.

Il est à peine besoin de dire que la doublure doit être taillée exactement comme le dessus; toutefois, ne devant point se tendre, il est bon de laisser de bonnes coutures et aussi un peu de hauteur, ce qui permet de la laisser bouffer légèrement.

Quand on fait un fond de jupe, au contraire, la jupe du dessus n'est soutenue par rien, un simple ourlet au bas, c'est tout. Le dessous, par contre, a un faux-ourlet et est garni de plissés ou de volants qui se voient quand on relève la jupe. A l'intérieur, une balayouse n'est pas superflue.

La balayouse en taffetas termi-

ne aussi toutes les jolies robes doublées.

Quelle doublure faut-il choisir?

Quand on veut une robe chic, il n'y a rien de mieux que le taffetas, mais il se coupe si vite, me direz-vous; oui, vous avez raison, mesdames, et si nombreuses ont été celles qui se sont plaintes du peu de solidité de ce tissu, que l'on fait maintenant des taffetas tramés qui, aux qualités du taffetas: brillant, soyeux, frou-frou, joignent des garanties de durée qui font que, bien qu'étant presque du même prix, on donne volontiers la préférence à ces étoffes baptisées de noms divers: taffetas gaulois, parisienne, taffetas monopole, etc.



Tablier avec devant en deux parties pour petite fille de 3-4 ans.
Tablier avec empiècement droit pour petite fille de 2-3 ans.

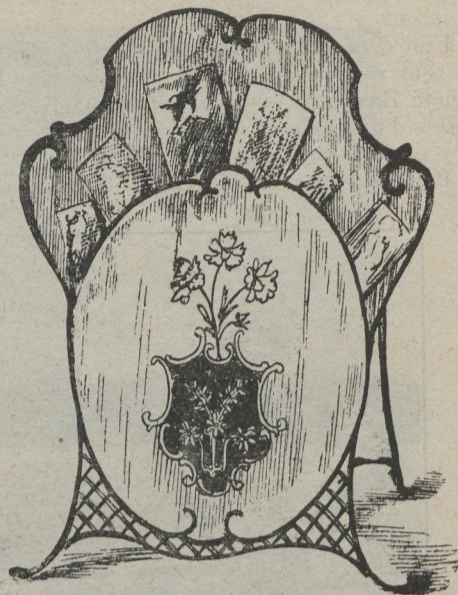
Pour celles qui ne veulent pas faire cette dépense assez conséquente, il y a la silésienne, l'austria et beaucoup d'autres tissus laine et soie, coton et soie, et même des cotons similisés qui ont fort bel aspect. L'alpaga n'est pas en grand honneur actuellement.

Mais je m'aperçois que j'ai oublié de vous re-



TOILETTE D'INTERIEUR en satin blanc recouverte de tulle brodé. La jupe est recouverte d'un riche dessus de jupe en tulle et forme un tablier en satin coulé. Au corsage, mêmes ornements. Le bouffant des manches est en chiffon blanc.

PORTE-PHOTOGRAPHIES



La monture est en laiton monté sur un fond en carton et sur lequel on ajoute un second fond de forme ovale en ayant soin de laisser un léger intervalle entre eux, de manière à pouvoir glisser des photographies ou des cartes postales. Le motif de broderie, que nous donnons en grandeur naturelle, se place sur le milieu du deuxième fond. On exécute les fleurs au passé avec des soies d'Alger vieux rose de trois tons; les feuillages se font en vert tendre de trois tons ombrés et les arabesques en jaune rouille moyen. La partie foncée du fond se fait en application de satin vieil or et la partie claire en soie crème. Le premier fond est recouvert en moire vert ancien, et les contours de la monture sont surmontés d'un point gansé vieil or.

commander de ne pas donner trop de longueur à votre fond de jupe; si votre toilette doit être portée couramment, il s'arrêtera tout autour à un doigt de terre, ceci pour ne pas être obligé de le retrousser. Pour une toilette de cérémonie, il devra avoir une légère traîne. Toujours il sera parfaitement ajusté à la partie supérieure et bien évasé du bas.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

POMMES DE TERRE A LA CREME. — Mettez dans une casserole un morceau de beurre, ajoutez-y une cuillerée de farine, du persil et de la ciboule hachés, sel, poivre, muscade; quand le tout est bien mélangé, versez dans la casserole de la bonne crème; tournez jusqu'à ce qu'elle soit en ébullition; coupez alors en tranches les pommes de terre cuites pelées d'avance, jetez-les dans la sauce, faites chauffer et servez.

GATEAU FRANÇAIS. — Battez en neige 6 blancs d'oeufs auxquels, en battant toujours, vous ajouterez de la farine; puis, sans le laisser bouillir, faites fondre une demi-livre de beurre, auxquels vous ajouterez les oeufs et la farine mélangés, plus 2 onces de sucre et une cuillerée de fleur d'oranger. Remuez constamment jusqu'à ce que la pâte soit lisse et sans grumeaux. Versez ensuite dans le moule, saupoudrez de sucre en poudre et laissez cuire une heure et demie. Il est nécessaire que le moule ne soit pas rempli, car ce gâteau reffle énormément.

Page de Saint Nicolas

L'AMOUR D'UNE MÈRE

Oh! l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie! Pain merveilleux, qu'un Dieu partage et multi-Table toujours servie au paternel foyer, [plie! Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier. VICTOR HUGO.

LES ROUERIES D'UN RENARD

Dans une pauvre izba demeuraient un vieil homme et une vieille femme. Un jour, l'homme dit:

—Je vais aller pêcher et comme, par ce temps, il est probable que la pêche sera abondante, je prends le chariot pour rapporter mes poissons. Toi, fais des gâteaux, afin que nous puissions nous régaler à mon retour.

Il attrapa, en effet, beaucoup de poissons. A mesure qu'il les sortait de l'eau, il les jetait dans le chariot, et, lorsque celui-ci fut plein, il s'achemina tout joyeux du côté de la maison.

En route, et presque en travers du chemin, il vit un renard mort :

—Tiens! pauvre bête! Comment est-il venu mourir là? de faim, peut-être? Il est, vraiment, bien mort. Sa fourrure est superbe, elle fera un beau col pour ma femme.

Il jeta donc le renard sur le tas de poissons, et, de plus en plus satisfait, il continua de marcher en tête de l'attelage, très allègrement et en chantant à pleine voix.

Le renard, — qui n'était pas mort du tout, — sans bruit ni mouvements, faisait glisser un à un les poissons hors de la charrette. Lorsque tout, ou à peu près tout, eut passé par-dessus bord, il en fit autant, adroitement, subrepticement, et se trouva à terre avec son larcin, sans que l'homme, toujours chantant, eût pu rien soupçonner de ce qui se passait derrière lui.

A l'izba, il y eut, bien entendu, une grosse querelle. D'autant mieux que, de très loin, l'homme avait crié à sa femme: —Viens voir, petite mère. tout ce que je t'apporte!

Mais quand la femme, accourue à cette bonne nouvelle, trouva le chariot vide, elle s'imagina qu'il avait voulu se moquer d'elle.

Pendant ce temps, le renard, qui avait prestement mis ses poissons en tas, s'attablait et faisait bombance au nez d'un loup famélique attiré par l'odeur, et qui tournait autour de lui en montrant des dents longues, aiguës et menaçantes.

—Où as-tu pu pêcher tant de poissons que cela, mon compère? finit-il par demander. Donne-moi ton secret; entre bêtes nous devons nous soutenir. Les hommes ont, tu le sais bien, un proverbe qui dit: "Les loups ne se mangent pas entre eux".

—Oui, oui, je le sais, les loups... entre eux... on connaît les proverbes, va! on est lettré, répondit le renard en mâchant vite et sans crainte des arêtes.

Puis, se renversant en arrière et regardant le loup d'un air protecteur:

—Je serai bon prince et t'indiquerai ma recette, à la condition que tu ne la communique-

venaient y mordre et... voilà! fais comme moi.

—Merci, compère, bon appétit, fit le loup en courant à toutes jambes du côté de la rivière.

—Bon appétit, loup... répondit le renard en se renversant, tordu par le rire.

Le loup, assis sur la glace au bord d'un trou, et la queue pendante dans l'eau, attendait le résultat. A mesure que l'eau se gelait autour de l'appendice et qu'il le sentait devenir plus lourd, il murmurait: Que de poissons! Pourrai-je seulement les tirer?

Et il se purléçait d'avance, en glouton affamé qu'il était, et toujours il attendait pour en avoir davantage.

A la fin, lorsqu'il voulut sortir de là... impossible! il était soudé par le gel!

C'est alors qu'il comprit à quel point le renard s'était moqué de lui et pourquoi le rusé compère avait ce petit clignement gouailleur en lui donnant sa recette: si lui, loup, avait réfléchi un peu, il ne serait pas tombé dans le piège. Mais c'est maintenant qu'il réfléchissait... il était bien temps!

Pendant qu'il cherchait à se dégager, survint une troupe de gamins. Ils se ruèrent sur lui avec des bâtons et des pierres, très étonnés de voir qu'il ne se sauvait pas; et lorsque le loup fut mort sous leurs coups, ils l'emportèrent triomphalement, pour montrer, dans les villages, que la valeur n'attend pas le nombre des années.

—Ces jeunes garçons ont attaqué et tué un loup! telle fut la rumeur générale pendant toute une semaine, et les journaux relatèrent ce haut fait.

Monsieur Renard, qui lisait parfois la gazette, riait comme un bosu du bon tour joué par lui et affectait un certain scepticisme à l'endroit de cette précoce vaillance dont il connaissait le secret.

—C'est ainsi qu'on écrit l'histoire, disait-il d'un air important.

Et ce mot, d'une profondeur insondable, a souvent été répété depuis.

MOTS D'ENFANTS

M. de X... à M. son fils, avec la plus grande douceur et de l'air le plus sérieux :

—Voyons, mon enfant, habitue-toi à être poli avec les portiers, avec les domestiques, avec les cochers. Peut-être que, comme cela, tu finiras par l'être avec tout le monde... même avec tes parents...

* * *

- Pourquoi a-t-on des yeux ?
- Pour voir.
- Une bouche ?
- Pour parler.
- Et un nez ?
- Pour mettre ses doigts dedans!



UNE TASSE DE THÉ.

LE VOYAGE INVOLONTAIRE



1. — Victorine Grosbidon, cuisinière à Paris, rue de la Cossonnerie, résolut de profiter de son jour de sortie pour aller voir son "pays", artilleur à Versailles.

UN MINISTRE SANS FAÇON

La première fois que M. de Corbières fut admis à travailler avec le roi Louis XVIII, ce ministre, qui était sans façons, se mit tout de suite à son aise, et déposa successivement sur le bureau royal :

- Son étui à lunettes;
- Sa tabatière;
- Son foulard;
- Son agenda.

Le roi, qui le regardait faire, lui dit d'un ton un peu narquois :

—Mais, monsieur de Corbières, vous videz vos poches !

—Sire, répondit le ministre sans se déconcerter, Votre Majesté aimerait-elle mieux que je les emplisse ?

AU TELEPHONE

Un abonné demande la communication et l'obtient immédiatement.

—C'est inconcevable! s'exclame-t-il... Il faut qu'il y ait quelque chose de détraqué dans le service !

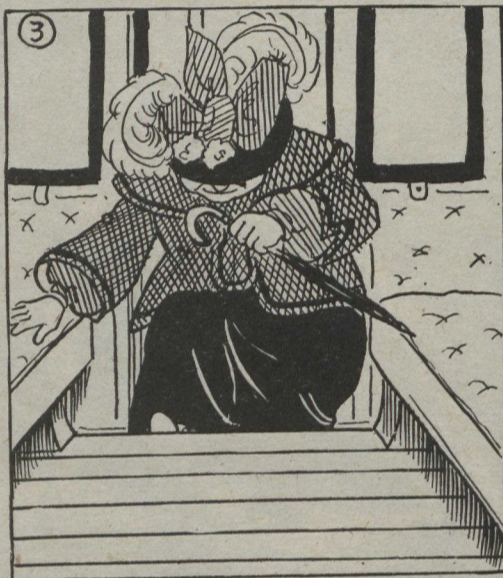
L'ESPRIT DE FRANÇOIS COPPEE

M. Coppée, dans la dernière séance de l'Académie française, posa la question suivante à M. de Hérédia :

—Trois colonels sont assis autour d'une table et ne disent rien. Quel est le supérieur ?

M. de Hérédia, perplexe, lissa sa barbe de conquistador et demeura muet. Alors, M. Coppée, patriotiquement :

—C'est le silence, puisqu'il est général!...



3. — Arrivée à destination, comme l'importance de son abdomen rendait son équilibre très instable, elle se mit en devoir de descendre à reculons. Elle avait à peine commencé cette opération laborieuse que le train se remit en marche.



2. — Elle se mit dans ses plus beaux atours et prit le train express, afin d'avoir plus de temps à consacrer à son bon ami.

LES CONNAISSEURS

Rue Laffitte, devant un marchand de tableaux :

—Dieu! la jolie peinture! s'écrie une femme; de qui est-ce ?

—C'est un lion de Delacroix.

—Oh! qu'il est beau!... Où est la tête ?

A L'ECOLE DE MEDECINE

Un examinateur interroge :

—Maintenant, voulez-vous nous dire quel est le moyen le plus énergique pour rétablir la circulation ?...

Et l'élève interpellé, de répondre sans la moindre hésitation :

—C'est d'appeler les gardiens de la paix!...

DIX GRAVES DESORDRES

Il y a dans le monde 10 grands désordres :

1. Un vieillard sans religion.
2. Un jeune homme sans obéissance.
3. Un riche ne faisant pas l'aumône.
4. Une femme sans modestie.
5. Un maître sans énergie.
6. Un catholique ami des procès.
7. Un pauvre orgueilleux.
8. Un roi injuste.
9. Un peuple sans moeurs.
10. Un Etat sans lois.

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

Le Président, d'un ton sévère au prévenu :

—Pour cette fois, vous êtes acquitté, mais vous savez, je ne veux plus vous revoir ici...

Le prévenu, avec reconnaissance :

—Merci, mon président, je dirai ça aux gendarmes!

A LA CANTINE

Le fusillier Dublavin joue à l'écarté avec le cuisinier de la compagnie. On fait la belle pour savoir qui payera les bouteilles vidées. Les adversaires ont chacun quatre points et il retourne du coeur.

—Cinq coeurs! s'écria Dublavin.

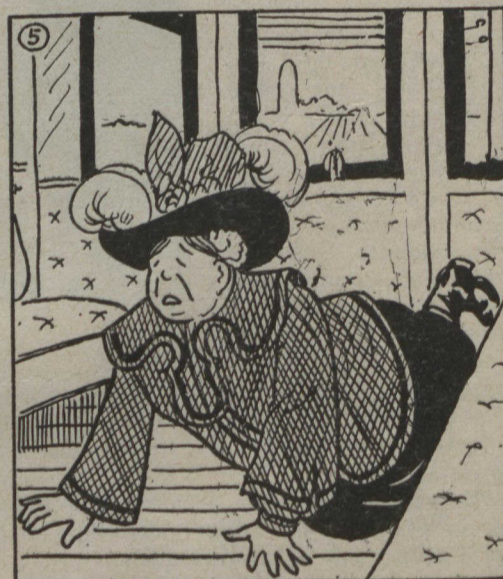
Le cuisinier se lève avec précipitation et court vers la porte.

—Cinq heures! et moi qui doit tremper la soupe à cinq heures moins dix !

Et il s'esquive.



4. — Un employé, croyant, à voir ce postérieur sur le marchepied, que sa propriétaire montait, le poussa en dedans, ferma vivement la portière... et le train partit à toute vitesse.



5.—Seule et à quatre pattes dans son compartiment, Victorine Grosbidon gémit sur son infortune. Quand elle se releva, Versailles était loin et l'express filait toujours à 60 milles à l'heure.

BOISSONS

Chocolat. — Boisson et aliment.
Café. — Dissipe les fumées du vin.
Thé. — Eclaircir l'humeur épaisse.

Limonade. — Tempère l'ardeur des peuples du Midi.

Bière. — Réjouit le cœur des peuples du Nord.

Eau-de-vie. — Le lait des Polonais.

Hydromel. — Le nectar des Moscovites.

Cuisine. Table. — Le Paradis des Français.

Tabac. — Le rêve du Turc.

Opium. — Le rêve des Chinois.

LE VIEUX ET LE PRESIDENT

M. Grévy, le prédécesseur à l'Elysée du regretté président Carnot, était très populaire dans les montagnes du Jura, son pays natal.

A l'un de ses derniers voyages à Mont-sous-Vaudrey, un centenaire, qui l'avait connu tout enfant, voulut le revoir revêtu de sa nouvelle dignité.

Il se fit donc conduire au "château".

M. Grévy le reçut, par bonté d'âme, et lui serra la main.

Le pauvre vieux ne se tenait plus de joie. Il voulut remercier le président, mais son émotion était trop forte, et il ne put que murmurer :

— Ah! monsieur Grévy, maintenant que je vous ai vu, vous pouvez mourir!



7. — A Dreux, le train stoppa et la malheureuse cuisinière réitéra sa tentative. Un coup de trompette retentit, un coup de sifflet... et le chef de gare, en personne, remonta solidement la voyageuse dans son compartiment, qu'il boucla aussitôt.

GENTIL COMPLIMENT

Le vieux duc de S... est malade et couché. Il recevait l'autre matin la visite d'une jeune nièce, toute fraîche et jolie.

— Mais, mon oncle, vous n'avez pas l'air malade du tout, vous avez très bonne mine, vous avez un visage charmant!

Alors, le duc se soulève un peu et, avec son joli sourire des temps passés :

— Ah! chère enfant, vous me prenez pour un miroir!



6. — Par ses gestes désespérés, tout le long de la ligne, elle fit la joie des garde-barrières et des employés aux petites stations que l'express passait sans s'y arrêter.

SCEPTICISME FAMILIAL

Les deux neveux suivent tristement le char funèbre d'un oncle qui ne leur laisse rien.

Tout à leurs songeries, en grand deuil sous le regard d'une nombreuse assistance, finalement le premier s'écrie :

— Eh bien, mon vieux, nous suivons les cendres dont nous n'avons jamais vu la braise?

FAÇON DE PARLER

Une vieille dame s'approche d'un mendiant que conduit un chien tenu en laisse et, lui donnant une pièce de monnaie :

— Depuis combien de temps êtes-vous aveugle, mon pauvre homme, lui demande-t-elle avec sollicitude?

— Hélas, madame, répond le mendiant, je l'étais, quand j'ai vu le jour.



9. — Arrivée le lendemain au terme de ce long voyage de désagrément, elle put enfin descendre face en avant, et non à reculons, car la fatigue et l'inquiétude l'avaient fait maigrir.

LE CARDINAL ET LES CHOUX

Les hommes investis d'une grande puissance regardent généralement comme une espèce d'hommage rendu à leur supériorité le trouble et l'embarras de ceux qui leur parlent, et l'on sait tout le plaisir qu'éprouvait Louis XIV quand sa présence impressionnait ses auditeurs au point de les empêcher de continuer leurs discours et même de placer un mot.

Le cardinal de Richelieu ressentait lui aussi cette petite faiblesse. Ayant assisté à une cérémonie religieuse pendant laquelle un cordelier avait prêché sans que la présence de Son Eminence lui eût causé le moindre trouble, le grand ministre ne put s'empêcher d'en faire la remarque; et, dans le dessein d'intimider le cordelier, il s'avança vers lui après le sermon et lui demanda :

— Ah ça! comment avez-vous pu parler avec une telle assurance?

Sans se troubler le moins du monde, le moine répliqua aussitôt :

— Ah! Monseigneur, c'est que j'ai appris mon sermon devant un carré de choux, au milieu duquel il y en avait un rouge; et cela m'a accoutumé à parler devant Votre Eminence!

L'ESPRIT D'UN GOURMAND

En soirée. Une jeune femme et le principal invité, un peu sourd :

— On insiste... je vais chanter... un petit morceau... qu'est-ce que vous préférez?

— Mon Dieu, je ne refuserais pas un petit morceau de jambon.



8. — Bref, à Argentan, à Vire, les efforts de Victorine furent aussi vains, et Granville, point terminus, la vit débarquer, éplorée, à 11 heures du soir. On la réexpédia par le train suivant.

UNE VIE REGULIERE

Mme Lapie, bien connue pour l'admirable agilité de sa langue et pour ses déboires matrimoniaux, rencontre l'autre soir Lecoq, un vieil ami de sa famille, qui lui porte beaucoup d'intérêt.

L'ami. — Eh bien, madame Lapie, comment va votre mari? Se range-t-il enfin?

Mme Lapie. — Oh oui! Et il mène la vie la plus régulière du monde.

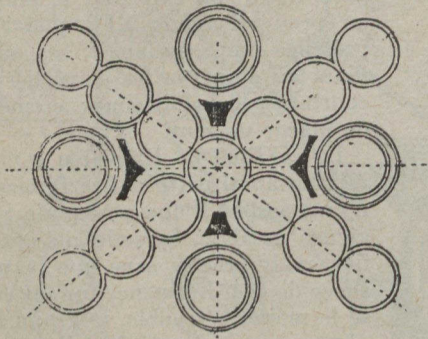
L'ami. — Tiens! ça m'étonne! Un pareil pochard! Et où est-il donc?

Mme Lapie. — Il est en prison!

Récréation en Famille

PETITS TRAVAUX DU FOYER

POUR ENCADRER NOS TIMBRES-POSTE. — Jadis on collectionnait avec ardeur les

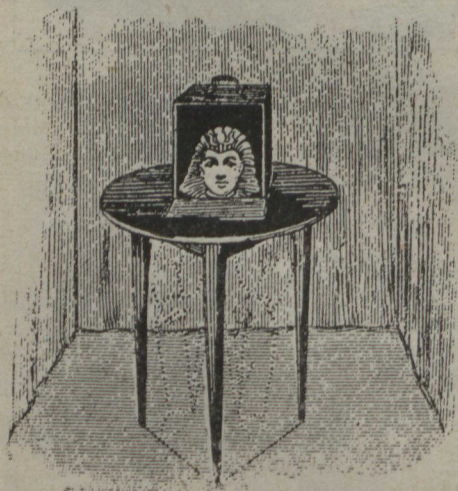


cachets armoriés et les monogrammes; aujourd'hui, la mode, plus raisonnable peut-être, s'est jetée sur les timbres-poste, mais le dessin que représente notre figure montre comment il est facile de disposer et d'encadrer artistement dans un album les timbres tout aussi bien que les cachets. Pour peu que l'on sache tenir un compas et que l'on prenne bien comme centre le point où se croisent les lignes pointillées, l'on aura aucune peine à tracer tous ces cercles; pour rendre l'effet plus varié et plus joli on pourra se servir d'encre de couleur et surtout d'encre dorée. Chaque cercle servira naturellement de cadre à un timbre, mais l'on observera que notre figure est réduite... Il faut laisser un "peu d'air" autour des timbres, et pour cela les cercles devront avoir à peu près le diamètre d'une pièce de deux sous. Pour un certain nombre de timbres, il faudra augmenter encore, et d'ailleurs il sera toujours prudent de composer votre dessin après avoir bien examiné les timbres que vous devez encadrer.

UN JOLI TOUR DE MAGIE

Lorsque ce tour fut fait pour la première fois en public, on cria au miracle. Songez donc qu'il s'agissait, comme le représente notre figure, d'une tête humaine, une tête de sphinx séparée du tronc, et qui, au moindre commandement de l'opérateur, baissait les paupières, ouvrait la bouche, parlait, chantait!... Et le "truc" était cependant d'une simplicité si enfantine qu'il n'est nullement nécessaire d'être un Hermann ou un Robert Houdin pour le comprendre et pour étonner ses amis à bien peu de frais.

Observez tout d'abord que la table a trois pieds et que l'un de ces pieds est en avant de la scène. Entre ce pied et les deux autres sont placés deux miroirs formant un angle tel avec les côtés du théâtre que les spectateurs s'imaginent voir le fond de ce théâtre tandis qu'ils n'en voient que les côtés, et comme toutes les tentures et jusqu'au tapis qui recouvre le plancher



sont exactement pareilles, l'illusion est complète. Dès lors il est aisé de concevoir que le sphinx se tient derrière les miroirs, qu'il passe sa tête par un trou pratiqué dans la table et que, si l'on

recouvre d'une boîte cette tête qui a l'air d'être séparée du tronc, on pourra le faire paraître et disparaître à volonté, ou bien encore, comme coup de théâtre final, placer prestement à sa place une tête de mort. L'opérateur, pour bien démontrer à son public qu'il ne s'agit pas d'une séance de ventriloquie, descendra de la scène et fera, du fond même de la salle, parler la tête humaine.

ANAGRAMME

Mon Un, toujours vif et mordant,
Fit la gloire de Caran d'Ache.
Mon Deux, très fier de son panache,
Fut chanté par... Edmond Rostand.

CHARADE

D'agneau, mon Deux, rôti à point,
Est mets excellent, délectable.
Avec mon Un surtout bien joint
Un menuisier fait une table.
Nous cheminons sans embarras,
Avec mon Entier sous les bras.

DEVINETTE



Où est la seconde amazone ?

ENIGME

Je n'existe pas sans ma soeur.
A l'esprit nous faisons des niches.
Et grâce à plus d'un pauvre auteur
Souvent nous ne sommes pas riches.

THEORIE DES NOMBRES

Trouver les carrés de huit chiffres composés de deux nombres consécutifs écrits l'un à la suite de l'autre.

LOGOGRIPE

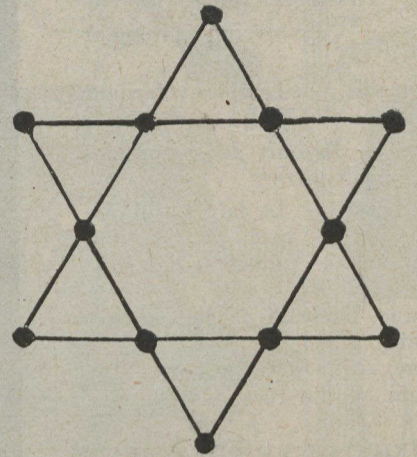
Il est mignon, il est coquet,
Bâti sur la plage normande.
Il embellit la vaste lande,
Ainsi qu'un odorant bouquet.

Sans queue, il est indispensable
Quand le vent de mer a fraîchi,
Quand la vague, forte, a blanchi,
Au bord de l'eau, le joli sable.

Sans tête, enfin, bravez-le tous,
Enfants aux minois frais et roses!
Laissez plisser les fronts moroses:
Sous le soleil, amusez-vous.

PETIT PROBLEME

Ce problème nous a été adressé par un de nos lecteurs, et voici en quoi il consiste: A chacun



des douze points noirs placés aux sommets de ces deux triangles et aux points d'interjection des côtés, placer un des douze premiers chiffres de façon qu'en additionnant les quatre chiffres placés de la sorte sur un même côté, on obtienne toujours le même total pour chacun des six côtés.

On nous prévient que ce problème n'est pas inédit nous le donnons, cependant, pensant que nos oedipes s'y intéresseront. Notre correspondant nous apprend qu'il a tenté le même essai avec deux carrés se coupant entre eux de la même façon, et qu'il n'a pas réussi à placer les seize premiers chiffres de manière à arriver à un résultat analogue. Nous laissons à nos chercheurs le soin d'expérimenter si la chose est possible.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 90

Mathématique. — Il y a 7,499 solutions.

Enigme. — Le mot est: Poche.

Chronogramme. — J'aIME Les prés, Les bols, sVrtoVt La soLIItVDe.

1719. — Mort de Mme de Maintenon.

Jeu de l'écarté. — Il faut jouer d'autorité et attaquer par le Valet de pique. Cette carte passant, continuer par la Dame de carreau.

Rébus. — Dans la charité il ne saurait y avoir d'excès.

Mot à mot :

Dans l'A chat, riz, té — file — noeud — seau — raie — i — AVOIR — DEX haie.

Consonnes et voyelles. — Menace-moi de vivre et non pas de mourir.

Les Echecs. — La Dame noire à 7 F D doit être blanche.

1 D 6 C D 1 R 5 F ou D 3 F

2 D 4 D échec et mat.

Si : 1 C X C

2 F 6 R échec et mat.

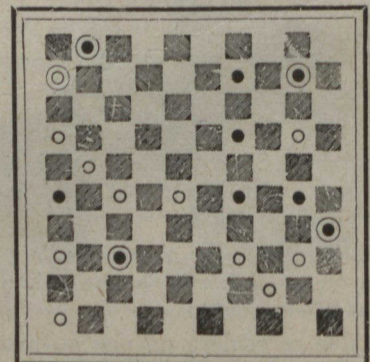
Si : Ad libitum.

2 D ou C mat.

LE JEU DE DAMES

Problème par M. D. d'Anse.

Noirs, 9 pièces.



Blancs, 11 pièces.

Les Blancs jouent et gagnent

ŒUVRE NÉFASTE DU FEU

Tandis que nous allons sous presse, fument encore les ruines de deux grands incendies qui, en moins de vingt-quatre heures, ont réduit en cendres, d'un côté, de grands magasins de commerce sis entre les rues Notre-Dame et des Récollets, à Montréal, et de l'autre, la magnifique et relativement nouvelle église de la paroisse catholique de Sainte-Cunégonde.

Malgré le rude travail qu'ont eu à fournir les pompiers par le froid le plus rigoureux de l'année, il est heureux de constater qu'aucun accident de personne n'est survenu pendant ces deux feux. Vraiment, la tâche de nos pompiers est des plus difficiles, leur vie est sans cesse en danger en cette saison, et quand on songe aux mille périls qu'ils courent; on ne peut s'empêcher de constater qu'ils sont mal rémunérés et qu'on devrait adoucir l'existence d'hommes dont l'abnégation et le dévouement méritent des éloges faits maintes fois à juste titre. Allons, un bon mouvement, la société, et donnons un peu plus de "galette" à nos pompiers, qui se plaignent d'avoir trop de "braise" devant les yeux et trop de verglas sur le dos!

Le premier des incendies dont il s'agit a détruit beaucoup de marchandises des plus coûteuses, fourrures, vêtements, etc., sans parler des immeubles, et enlève momentanément le gagne-pain de nombreux employés. Le feu quand il détruit, ne suivant que son caprice, est une des plus grandes calamités. Vraiment il nous accable un peu trop à Montréal depuis quelque temps. MM. Copeland, Woodhouse, King, Challeyer, leurs associés et autres, qui viennent de perdre des centaines de mille dollars, étaient assurés en tout ou en partie; n'empêche qu'il leur faudra dépenser beaucoup d'énergie pour se relever de leur désastre. Puissent bientôt leurs nouveaux ateliers et magasins mettre en circulation, malles, chapeaux, fourrures ou vêtements, dont le sort, nous l'espérons,

sera moins malheureux que celui des objets qui viennent d'être détruits, au grand regret de tant de pauvres gens, qui grelottent par 20 et quelques degrés au-dessous de zéro.

Quant à l'incendie de l'église de Sainte-Cunégonde, il a jeté dans la consternation toute une paroisse, qui, après avoir fait d'énormes sacrifices pour posséder un temple digne d'elle, se verra dans la nécessité de faire de multiples efforts pour réparer les dommages causés par le feu. L'église de Sainte-Cunégonde, dont nous donnons la vue avant et après le malheureux incendie, datait d'environ 18 ans. Construite



M. le curé Ecrément, de Sainte-Cunégonde.

par les soins du révérend curé Séguin et de l'architecte M. V. Roy, elle avait été dotée de toutes les améliorations les plus modernes par son digne curé actuel, le révérend Ecrément. C'était un beau temple, bien digne de la population laborieuse et honnête qui le fréquentait et le relèvera de ses ruines avant longtemps, nous l'espérons. Il est presque oiseux de dire que l'"Album Universel" prend une large et sincère part à la douleur de tous ceux que le feu vient d'affliger.

HUMBLE PRIÈRE

Près du foyer éteint souvent, la nuit, je rêve
Et lentement mes pleurs coulent silencieux;
Le sort qui sur moi pèse, hélas! est plus qu'un
rêve
Et je découvre à peine un coin obscur des ciens.

Le Destin m'apparaît comme une étrange chose,
Un être indéfini — tel un songe d'hiver
Qui se glisse furtif, malgré la porte close —
Changeant un ciel promis en véritable enfer.

Des pieds endoloris ont dû tracer la voie
Que pas à pas je suis, courbé sous le fardeau,
Que le Divin Pasteur fasse que j'entrevoie
Toujours la délivrance au delà du tombeau!

• Que ceux qui me sont chers ignorent ma souffrance!
Que mes jeunes enfants aient un meilleur sentier!
Que leurs jours soient remplis de la même espérance!
Dieu! laissez à moi seul le fardeau tout entier!

Je veux souffrir encor, si dans Votre balance
Ma peine pèse autant que leur part de bonheur,
Je saurai Vous bénir et souffrir en silence
Si Vous daignez, mon Dieu, leur épargner un
[pleur.

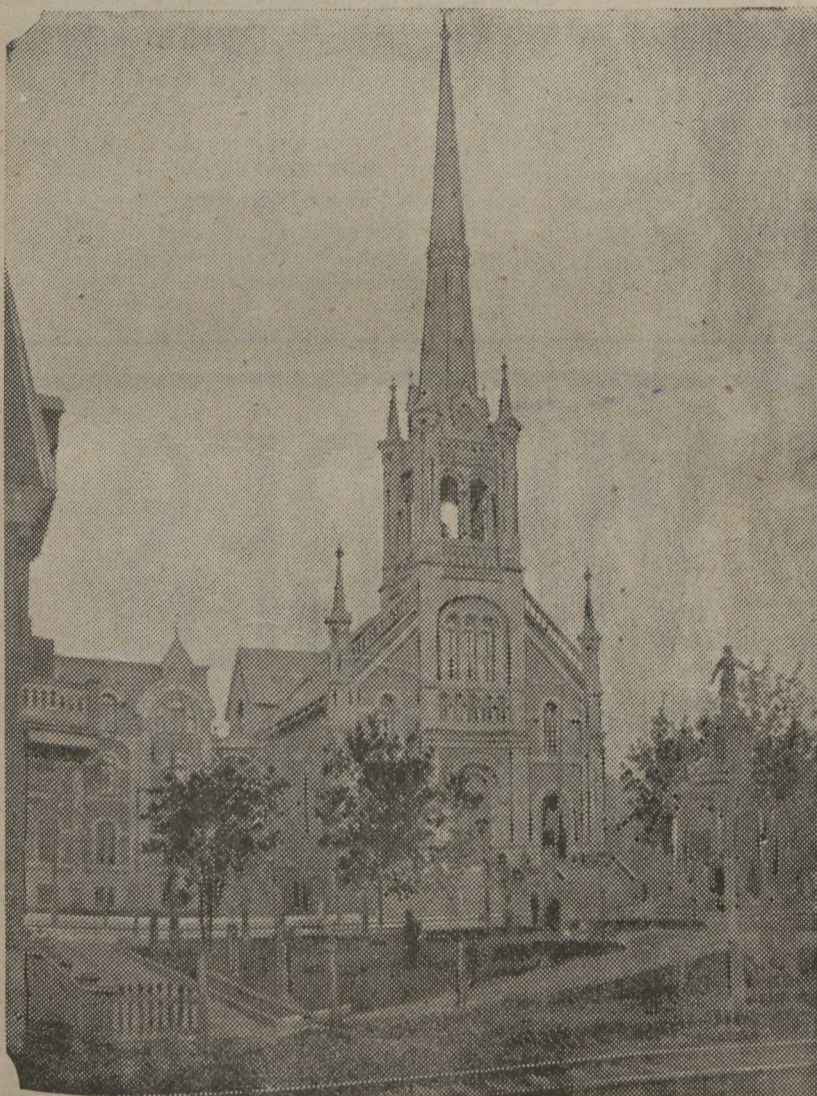
CHARLES-R. DAOUST.

Montréal, 1904.

Le dernier orgueil du philosophe est la conscience d'avoir été un atome pensant dans un monde où l'action d'aucun atome n'est perdue. — G.-M. VALTOUR.

* * *

Le terrain de la lutte humaine s'élargit devant nous; les conflits s'élèvent entre les continents, et l'équilibre européen fait place à l'équilibre mondial. — GENERAL X.



Eglise de Ste-Cunégonde, avant l'incendie.



Eglise de Ste-Cunégonde, après l'incendie du 19 janvier 1904.

DANS L'ANTICHAMBRE DU MINISTRE



1. — Lorsque Pierre Kiroul avait quitté son village pour venir à Paris, les anciens lui avaient dit: "T'auras qu'à aller trouver le ministre, c'est un gars du pays, pour sûr qu'il te recevra bien..."

... Et Pierre Kiroul, sans plus de façons, s'était présenté au ministère et avait demandé à un huissier à parler au ministre.

LE MOT D'ORDRE

Un jeune soldat bas-breton, auquel un an de présence au régiment n'a pas sensiblement ouvert l'intelligence, vient d'être placé en sentinelle avancée à l'entrée du camp.

Il a reçu la consigne très sévère de ne laisser passer personne sans échanger le mot d'ordre. On sait que ce mot est généralement un nom de ville. Le capitaine commandant la compagnie se présente.

—On ne passe pas! lui crie ce soldat fidèle.

—Comment! tu ne me reconnais donc pas?

—Je ne connais que ma consigne, mon capitaine. Avez-vous le mot d'ordre?

—Non, j'ai été absent toute la journée.

—Ça m'est égal. Vous ne passerez pas tant que vous n'aurez pas dit "Carcassonne"!

A LA BRASSERIE



—Celle-ci, c'est une bière que nous réservons à la marine!...

—Ah! elle se conserve longtemps, sans doute!...

—Non, elle donne beaucoup de "mousse"!...

AU FOYER DES ARTISTES

On parle de la très mûre Mlle X..., qui a conservé d'extraordinaires "prétentions".

—Vous aurez beau dire, hasarde un monsieur, elle a encore de belles lignes...

—Oui, sur le front... de superbes, fait une amie.

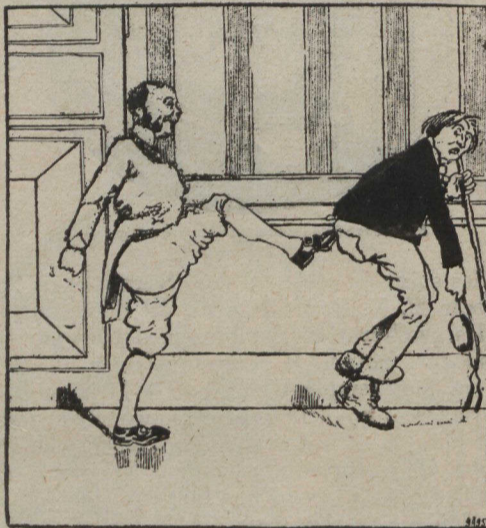
LEÇON DE POLITIQUE

—Dis donc, Gugusse, qué qu'est donc que le "socialisse"?

—T'es bête! Figure-toi qu' t'as un rond (un sou) et pis moi aussi. Avec mon rond j'achète eune pipe, toi t'achète du tabac, j' mets le tabac dans ma pipe, et je fume.

—Eh bien!... Et moi?...

—Toi, tu craches!... et voilà ce que c'est que le "socialisse".



2. — Le ministre n'est pas là, répondit l'huissier... Allez vous asseoir...

—Que j'aïlle m'asseoir... J'veux bien, dit Kiroul, mais où ça?... J'vois point de chaises...

—Tenez! essayez-vous sur celle-là, dit l'huissier, en lui allongeant un coup de pied au bas des reins.

Pierre Kiroul, vexé, s'en fut et attendit longtemps l'arrivée du ministre.



3. — A la fin, voyant qu'il ne venait pas, il prit le parti de s'en aller, et s'approcha de l'huissier:

—Ma foi, lui dit-il, j'm'en vas... Seulement j'sommes honnête dans not' pays... j'avons jamais fait de tort à personne, alors tenez...

—Vous m'avez prêté une chaise, j'vous la raporte!...

POUR RIEN

Les Ecossais sont gens de sang-froid. Il est difficile de les émouvoir. La petite aventure qu'on va lire en offre un exemple amusant.

Les hommes très riches ont cette particularité de mêler toujours et à tout la question d'argent.

Un très riche banquier, que j'appellerai Aussac pour ne pas le désigner par son vrai nom, quoique tout le monde le connaisse, voyageait en Ecosse. Un jour, à Oban, il prit une voiture pour faire une promenade.

A une descente assez raide, le frein se cassa et le cheval, entraîné par le poids du véhicule, partit au galop. Malgré les efforts du cocher, la voiture dévalait rapidement, et le malheureux banquier, livide d'émotion, se cramponnait au siège. Il s'écria soudain:

—Je donnerais volontiers dix mille francs pour être hors de cette voiture.

Très calme, l'Ecossais lui dit:

—Taisez-vous donc; en moins de deux minutes, vous serez dehors, et pour rien encore.

Et, au premier tournant, la prédiction se réalisa.

VIN DES CARMES

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

**Demandez mon livre si vous êtes malades
N'ENVOYEZ PAS UN SOU**

N'envoyez pas un sou. Attendez simplement jusqu'à ce que vous voyez ce que je puis accomplir. Laissez-moi prendre le risque. Laissez-moi vous prouver d'abord ce que le Restaurant — Restorative — du Dr Shoop peut faire. Le Restaurant gagnera votre amitié et votre recommandation si vous l'essayez. Or, vous pouvez l'essayer pendant tout un mois sans courir le moindre risque.

Je vous donnerai le nom d'un pharmacien proche qui vous fournira six bouteilles du

**RESTAURANT DU DR SHOOP
Pendant un mois à l'essai**

Je supporterai absolument tout le coût s'il échoue. Si vous dites : "Il ne m'a pas aidé," cela met fin à la question si vous avez à payer. Me comprenez-vous ? Je vous le dis aussi simplement et aussi clairement que possible. Je veux que vous sachiez absolument et que vous ne doutiez point que c'est sur mon honneur que je fais cette offre. J'ai le remède qui guérit. Mon seul problème est de vous convaincre que le Restaurant du Dr Shoop guérira — qu'il est un remède extraordinaire. Un remède ordinaire ne pourrait pas soutenir telle épreuve. Elle ferait faire banqueroute au médecin. Pourtant moi je réussis tout partout.

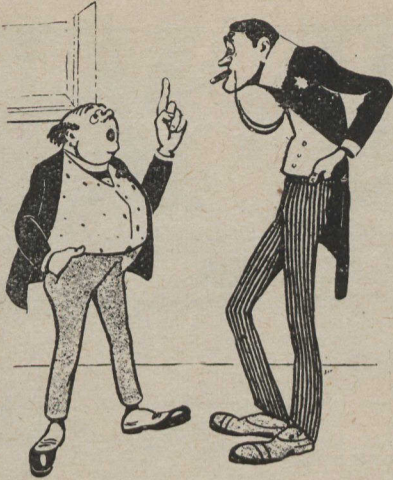
Des milliers de malades acceptent mon offre et seulement un seul sur chaque quarante m'écrit que mon remède a échoué. Songez-y donc. 39 sur 40 se guérissent de maladies pourtant difficiles. Et le quarantième n'a rien à payer. Je suis fier d'avoir tant accompli. Vous avez tort de rester malade quand il se vous présente une telle occasion. En cas que vous soyez bien, vous devriez faire connaître mon offre à d'autres qui sont malades. Ne permettez pas qu'un ami reste malade à cause qu'il ne connaît pas mon offre. Informez-en. Faites venir mon livre pour lui. Faites votre devoir. Un jour vous pourriez être malade vous-même. Les malades ont besoin d'aide. Ils apprécient votre aide et votre sympathie. Faites-moi connaître quelqu'un malade. Laissez-moi le guérir. Alors il nous témoignera à tous deux sa gratitude. C'est en sa reconnaissance que vous trouverez votre récompense. Faites venir le livre maintenant.

Les cas doux non chroniques se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez les pharmaciens.

Mentionnez simplement le livre que vous désirez et adressez Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis., E. U.

Livre No 1 sur la Dyspepsie
Livre No 2 sur le Cœur
Livre No 3 sur les Reins
Livre No 4 pour les Femmes
Livre No 5 pour les Hommes (cacheté)
Livre No 6 sur le Rhumatisme

Les cas doux non chroniques se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez les pharmaciens.



—Vois-tu, mon fils, dans toute affaire, il n'y a que deux choses à considérer: le doit et l'avoir. Eh bien! l'avoir, je le mets dans ma poche.

—Et le doit?
—Dans l'oeil des clients.

CHOSSES ET AUTRES

—Au Dahomey, la monnaie courante consiste en de très petits coquillages, dont il faut 20,000 pour évaluer 3 piastres de notre monnaie; 700 de ces coquillages valent à peu près 100 centins.

—Il a été décidé de reconstruire, au coût de \$40,000 le séminaire détruit avec l'Université d'Ottawa. Le site n'est pas encore choisi, mais on croit que ce sera sur l'ancien terrain.

L'INTERMEDIAIRE DES SALONS

—Vendrai série complète 30 vol. illustrés et av. pages, mus. de "Great Composers and their works", édition Millet de Boston, absol. neufs, moitié prix, \$10.00, aussi nombreux vol. mus. classique. Ecrire L. G., 148 rue Champ-de-Mars.

—On achèterait une bonne flûte Boehm moderne, à prix réduit. Ecrire M. N., 15 avenue Hôtel-de-Ville.

—A vendre à bon marché, un bon traité d'harmonie et un autre de composition musicale. Ecrire XXX, 174 Vinet, Sainte-Cunégonde.

—C... à C. T., recevrait une réponse plus détaillée si adresse sûre était donnée. L.



Venez nous consulter si votre vue se fatigue en lisant, en causant ou quand vous faites quelque sorte d'ouvrage; cela ne coûte rien. Nous vous fournirons une paire de lunettes qui aidera votre vision.

**ROD. CARRIERE,
OPTICIEN**

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Magasin et Salons privés:

1741 Ste-Catherine

[entre les rues St-Denis et Sangulnet]

Téléphone Bell Est 2257

—La ville de Winnipeg grandit chaque année d'une manière étonnante. En 9 mois on y a dépensé une somme de \$2,611,455 pour constructions de bâtisses nouvelles et de magasins, on se propose de dépenser plus de \$6,000,000 durant 1904. Les constructions nouvelles se composeront de vastes entrepôts, de manufactures, d'édifices de banque et autres.

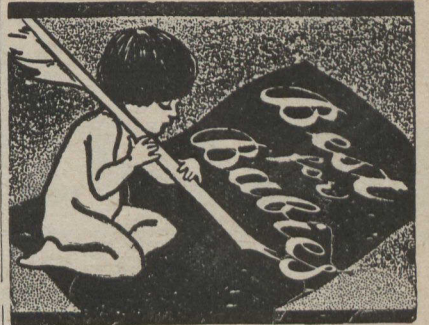
—Le "London Lancet" a publié récemment un article, dans lequel on décrit les expériences qui ont été faites, dans le but de déterminer la fécondation d'oeufs conservés depuis 12 mois. On a conclu que, par l'immersion des oeufs conservés, dans une solution de 10 pour cent de sodium, on a pu obtenir l'éclosion naturelle de poulets bien vivants.

C'EST MERVEILLEUX

Les affections de la gorge et des poumons sont toujours douloureuses. On s'affranchit de ses souffrances en prenant du BAUME RHUMAL; l'effet est merveilleux.

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement les longues soirées d'hiver? Sur réception d'une piastre, nous expédierons franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres: Vaincu par l'amour. — Le Château de Villebon. — Miséricorde. — La Cosaque. — Le Chambrier. — Les Dames de l'Irlande. — L'Amour d'une Reine. — La Loi d'Amour. — Tante Berthe. — L'Ami du Châtea. — La belle Tiennette. — Un Duel à Mort. — La Fiancée du Tueur de Lions. — Le Mendiant Noir. — La Lanterne Rouge. — L'Enveloppe Noire. — Fiancée d'Outre-Mer. — Le Sacrifice d'une Femme. — La Dame d'Auteuil. — La Voleuse d'Enfants. — Le Secret du Blessé. — Le Compagnon Invisible. — Mariage aux Roses. — Les dix-sept ans de Marthe. — La Bruyère d'Yvonne. — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique. — Un Mariage de Confiance. — Amour d'Enfant, Amour d'Homme. — La Fille des Vagues. — Chagrin d'Almer. — La Vierge des Makis. — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui nous enverra dix cents. Adressez: Déon Frère, 1877 rue Sainte-Catherine. Montréal. 16.23.30.6



"Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que le savon le plus pur, le plus agréable, le meilleur pour la peau, c'est le

**SAVON
BABY'S OWN**

Aucun autre savon l'égale

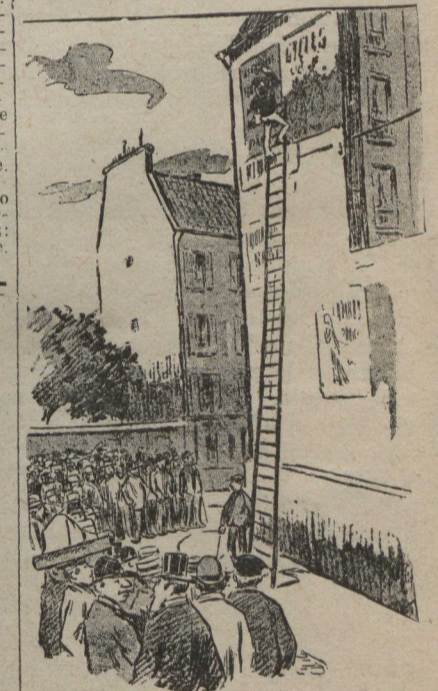
ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL

36--n-y



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!



—Eh bien, maintenant qu'il a cloué le premier côté, il va clouer le second; c'est toujours la même chose; qu'est-ce que tu attends encore? —Moi, j'attends qu'il tombe.

Ouverture d'une Succursale

La maison de Musique et d'Instruments de EDMOND HARDY, de la rue Notre-Dame, vient d'ouvrir une succursale au No 1814 RUE STE-CATHERINE, dans la maison de pianos VILLENEUVE FRERES, entre les rues Avenue de l'Hôtel de Ville et Ste-Elisabeth. La maison offre une

Réduction considérable sur les Instruments de Musique et la Musique à l'occasion de l'ouverture de la succursale.

EDMOND HARDY

1686 rue Notre-Dame et 1814 rue Sainte-Catherine.

Le magasin de la rue Ste-Catherine est ouvert tous les soirs.



Théâtre National Français

1440 STE-CATHERINE

SEMAINE DU 25 JANVIER 1904

PREMIERE FOIS A MONTREAL

Le melo-drame pathétique

Le Fils aux Deux Mères

Par Henri de Kock et Léon Morancœur
Nouveaux décors et costumes.

EXTRA — Nouvelle série de vues animées de Fenton.

Prix matinées: 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.
Prix soirées: 20c, 25c, 35c, 40c, 50c.

Spécifique du Dr Pasteur

CONTRE

**l'Abus des
Liqueurs Alcooliques**

L'ivrogne est guéri en quelques jours par le SPÉCIFIQUE DU DR. PASTEUR, facile et agréable à prendre.

M. JOS. O. QUENNEVILLE

Pharmacien-Chimiste, seul dépositaire pour le Canada.

— ADRESSEZ —

Jubilee Drug Hall | Pharmacie
1406 Ste-Catherine | Quenneville
Tél. Est 1041 | 397 St-Antoine
March. 356 | Tél. Up 2596

MONTREAL, Can.



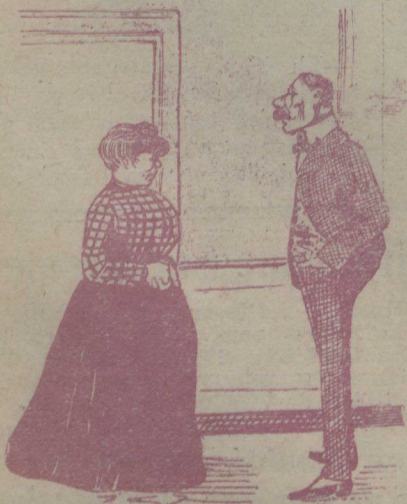
"LE RIRE APPELLE LE RIRE."

LE BOUTON DE MANCHETTE ET LA DANSEUSE DE CORDE

Une ballerine en plein vent
 Dansait sur une corde raide.
 Légère, elle sautait, en arrière, en avant,
 N'ayant qu'un balancier pour aide,
 Quand son regard fut attiré
 Par l'éclat d'un objet doré
 Qui brillait comme une étincelle
 Sur le sol, à quelques pas d'elle.
 Tout ce qui brille n'est pas or,
 Dit un proverbe populaire:
 Ce n'était qu'un bouton de manchette vulgaire
 En doublé, cuivre ou similor.
 Mais tout ce qui brille fascine;
 La malheureuse ballerine
 Contempla trop ce faux bijoux,
 Perdit son équilibre et se cassa le cou.
 A la tentation sans cesse on est en butte.
 Qui résiste aujourd'hui peut succomber demain.
 Il faut suivre droit son chemin
 Pour ne pas faire la culbute.

ICI ON PARLE TOUTES LES LANGUES

Notre Parigot demande des chambres en un français impeccable. L'hôtelier demeure tout "baba". Sans se décourager, notre compatriote réitère sa demande, en excellent anglais. Silence persistant de l'hôtelier qui ne reste pas moins "baba". L'espagnol, l'italien, le russe, le turc et le grec moderne, n'obtiennent pas plus de succès. Alors, impatienté, notre ami s'écrie, en bon allemand, cette fois:
 — Ah ça! qui diable parle donc toutes les langues ici?
 — Mais, monsieur, riposte avec une joviale bonhomie l'hôtelier, — un gros gaillard ventru, un vrai type d'amateur de bière, — ce sont... les voyageurs!



— Eh bien, mon gendre, lequel de mes costumes préférez-vous?
 — Votre costume de voyage, belle-maman.

LE COMMIS LIBRAIRE



— C'est curieux comme l'on change en prenant de l'âge! Dans le temps, je portais jusqu'à deux cents livres; à présent, j'ai du mal à en porter treize!

DANS UN SALON, DEVANT LE PIANO

Pour savoir si une huître est bonne, vous la mettez sur le piano; vous lui jouez de la musique moderne; si elle ne bâille pas, c'est qu'elle est morte; il faut se garder de la manger!

EXPLOITS CYNEGETIQUES

Tout à coup, j'aperçois une vraie nuée de perdrix: au moins trente ou quarante, sans exagération. J'épaule, et quand la fumée est dissipée...
 — Eh bien?...
 — Eh bien!... on n'en voyait plus une seule!...

DANS UN SALON LIBRE PENSEUR

— Ma fille n'a pas fait sa première communion, dit-il, et mon petit dernier n'a pas été baptisé; c'est vous dire que j'ai fait mes preuves.
 — Elles sont insuffisantes, objecte Plaisantin.
 — Insuffisantes; comment ça?
 — Nous attendons maintenant que vous vous soyez fait enterrer civilement!

CHERE ENFANT

M. C... venait de partir pour l'autre monde. Sa femme était au désespoir et ne cessait de pleurer. Une de ses amies vient lui faire une visite de condoléances et, tout émue par le spectacle de cette immense douleur:
 — Prenez courage, lui dit-elle, songez à vos enfants, conservez-vous pour eux! Le temps est un grand consolateur.
 — Soyez tranquille, fait la pauvre veuve en comprimant un sanglot, je ne me laisserai pas abattre par le chagrin... Mais vous connaissez mes nerfs. Un "rien" les ébranle!



M. Bloch, (tailleur). — Cette fois, vous êtes splendidement habillé, monsieur Lévy. Vous n'avez pas l'air d'un juif, et, même à vous voir, on vous prendrait pour un honnête homme.